

« L'innovation est ce qui fait la différence entre les leaders et les suiveurs » Steve Jobs



RÉUSSIR EN PHILOSOPHIE

2^e ÉDITION - OCT. 2018 - 1500 F CFA

DISSERTATION & COMMENTAIRE

Premières - Terminales

*Méthodologies - Conseils Pratiques - Banque de sujets
Schémas illustratifs - Exemples de sujets traités*



MIGUEL KOUAMA

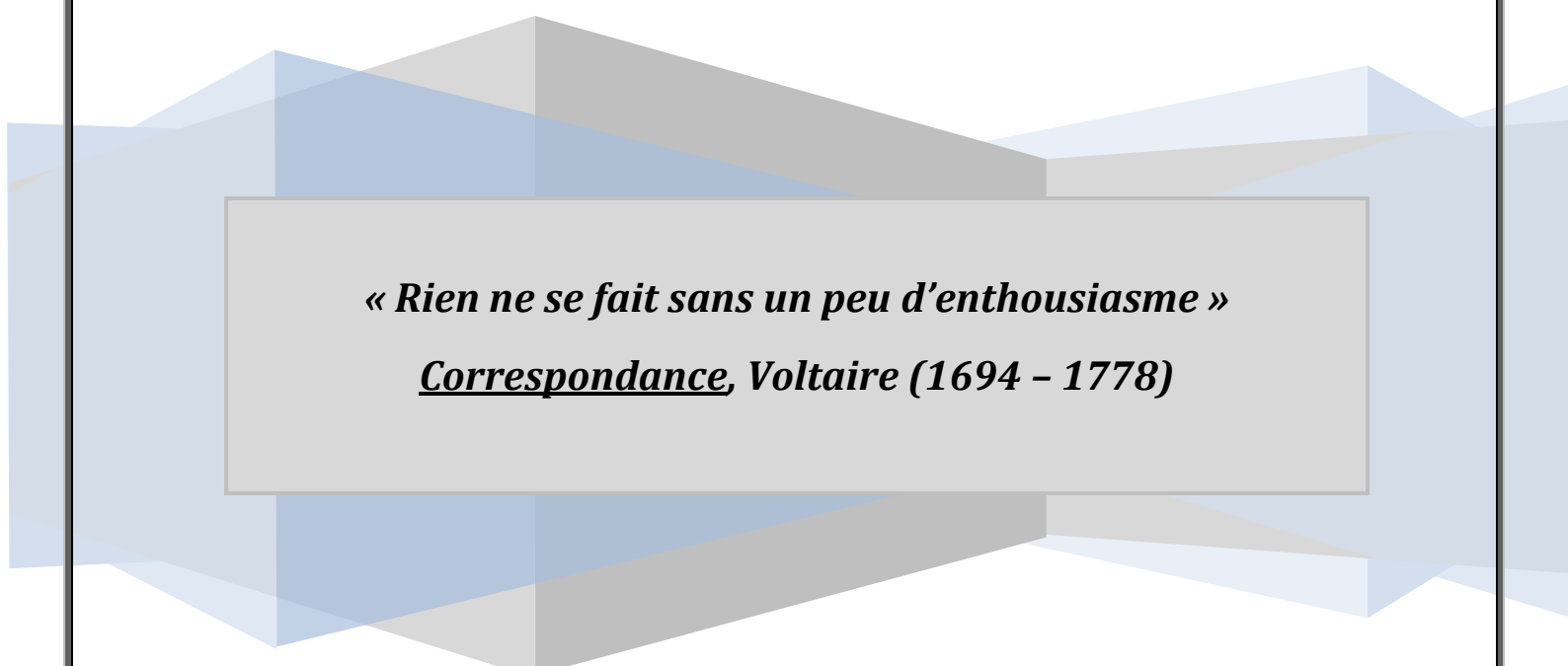
Professeur Certifié de Philosophie
Formateur en Art Oratoire
INFOLINE (00226) 75 202073



REUSSIR EN PHILOSOPHIE

Dissertation et Commentaire

3^{ème} édition, Mars 2019



« Rien ne se fait sans un peu d'enthousiasme »

Correspondance, Voltaire (1694 – 1778)

PLAN DU DOCUMENT

PREMIERE PARTIE : METHODOLOGIES

Section 1 : Méthode de la dissertation

Section 2 : Méthode du commentaire

DEUXIEME PARTIE : BANQUE DE SUJETS

Section 1 : Sujets de dissertation

Section 2 : Textes à commenter

TROISIEME PARTIE : SUJETS TRAITES

Section 1 : Sujets de dissertation

Section 2 : Textes commentés



"Le plan est indispensable, il permet de savoir exactement où nous voulons aller. Si nous le savons, rien ne nous coûte de le dire. Si nous l'ignorons, c'est que nous échouons dans notre dissertation. C'est une proposition de démarche possible; il faut veiller à la nuance et éviter d'y énoncer la solution; utiliser le futur de l'indicatif."

PHILOSOPHIE ET CULTURE GENERALE, *Guide méthodologique*,
Dr Paul Marie BAYAMA, Faso Livres, Juin 2009

***Fiche d'identité du propriétaire**

Nom et Prénom (s) :

Etablissement :

Contact :

AVERTISSEMENT

Ce document, à lui seul, ne serait qu'un amas d'encre couché sur du papier blanc, si l'élève se met en tête que le plus dur aura été de se le procurer. Il n'en est rien... Ce document est un guide, une boussole, à ne pas confondre avec la destination. Son objectif n'est nullement de soustraire les élèves à l'effort de réflexion auquel ils sont tous appelés. Son objectif n'est pas d'encourager la paresse, mais de stimuler la réflexion chez les élèves, à travers des exemples de sujets traités, comme éléments concrets mis à leur disposition.

Tout est complémentaire, dans ce vaste champ d'apprentissage. Partant de ce principe, ce document ne saurait être au cœur d'une polémique, inutile, entre des apprenants et leurs professeurs de Philosophie, car de par son contenu, et à travers la supervision technique d'un encadreur chevronné (ayant soutenu son mémoire d'inspection sur la dissertation), il permet à chaque élève de s'adapter aux exigences de son enseignant, tout en ayant des marges de manœuvre considérables.

Pour éviter de créer une addiction aux sujets traités, seulement un nombre réduit de sujets traités à été proposé, car de par notre expérience, mettre à la disposition des apprenants, trop d'exemples, c'est ouvrir le boulevard vers un psittacisme « ridicule » et stérile.

Ce document est un outil, une mine d'informations, une subtile suggestion à plus de recherche. J'exhorte les apprenants, à s'en servir pour construire leur raisonnement et leur esprit critique. Exploitez le sans relâche, enrichissez le à travers des travaux de groupe ; partagez vos idées, actualisez les, confrontez les pour les actualiser, mais aussi acquérir l'éloquence et la capacité de persuasion ! La vie elle-même est une belle dissertation qui s'enrichit au gré de nos divergences sagement dépassées.

Bon usage ! Retenez que c'est à force de persévérance, qu'on gagne...

L'auteur

Miguel KOUAMA

- ✓ *Professeur Certifié de Philosophie*
- ✓ *Formateur en Art Oratoire*
- ✓ *Ecrivain - Consultant*



PREMIERE PARTIE

Section 1

Méthodologie de la dissertation philosophique

Introduction générale

Nous vivons dans un monde où la parole est le commerce le plus florissant et l'outil de travail privilégié des hommes ; du commerçant au chef d'Etat, en passant par l'enseignant ou l'étudiant en fin de cycle, la parole, et la persuasion demeurent des éléments incontournables pour la réussite.

L'instauration de la dissertation au second cycle, n'est donc pas fortuite et s'inscrit dans une dynamique de libération de la pensée critique, à l'aide des matériaux acquis par l'apprenant du fait de son passage par le premier cycle. Instaurer la dissertation au Secondaire, c'est initier les apprenants aux subtilités que requiert la défense des arguments, des idées. Nous vivons une époque particulière, marquée par de profondes mutations qui font de la persuasion une habileté à avoir, pour s'imposer et influencer le milieu dans lequel on entend évoluer.

« La force de l'argument doit primer sur l'argument de la force » nous dit Thomas Sankara, et la dissertation se révèle, être le meilleur outil capable d'inculquer aux apprenants, l'amour du débat d'idées.

Quand nous assistons aux plaidoiries au niveau du Tribunal, aux débats parlementaires dans nos assemblées nationales, aux soutenances de thèse, et aux négociations internationales, nous-nous rendons compte, que la dissertation fait partie de notre quotidien, bien plus que nous pouvons l'imaginer. La dissertation a un enjeu plus que scolaire ou académique ; elle se veut une école de la construction de la pensée libre et critique, rigoureuse et logique.

I. Généralités

1- Définition

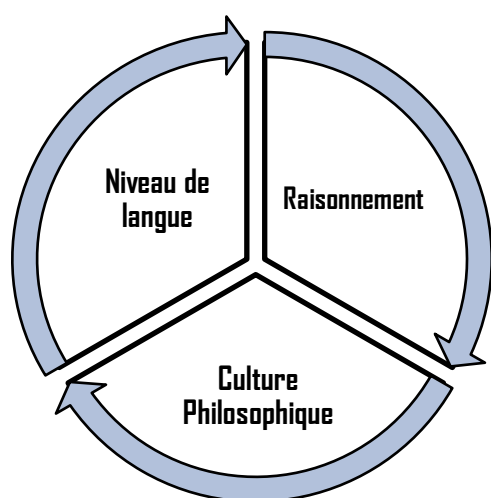
On peut définir la dissertation philosophique, comme un effort de réflexion personnelle, originale, et organisée autour d'un problème philosophique. La dissertation est un exercice de production intellectuelle, qui vise à apporter une solution réaliste et pertinente à un problème philosophique donné.

Dissenter, c'est argumenter, mobiliser ses connaissances (culture générale, philosophique, expérience de la vie, etc.) pour défendre un point de vue, en utilisant les éléments rationnels et logiques dont on dispose. En résumé, les maîtres mots de la dissertation sont : ***clarté, rigueur, cohérence, souplesse, et logique.***

Le Larousse définit la dissertation comme un exercice scolaire de composition écrite, consistant dans la discussion d'un sujet de littérature, d'histoire ou de philosophie.

2- Diagramme d'évaluation qualitative

On peut évaluer la production intellectuelle d'un apprenant/ candidat à partir des trois critères suivants :



REMARQUE : Ces éléments sont portés à votre connaissance à titre indicatif, afin de vous préparer à mieux centrer vos efforts (de recherche/perfectionnement) sur ces aspects.

Sans faire une polémique inutile autour de leur pourcentage respectif, retenez que c'est votre capacité à problématiser, à comprendre les concepts et argumenter de façon intelligible les différentes parties de votre raisonnement, dans un français potable et compréhensible, votre niveau de culture et votre capacité à convoquer ces éléments qui sont en jeu ici... En clair, la pertinence du « rendu ».

II. Les types de sujets/plans

Type de sujets	Caractéristiques	Plans recommandés	Exemples
Ouverts	- Possibilité de répondre par oui ou non à la question posée - Thèse ou antithèse au choix du candidat - Absence d'une opinion tranchée	Dialectique	<i>La liberté est-elle un fardeau?</i>
Fermés	- Thèse imposée au candidat - Présence d'une opinion manifeste - Débat cadré	Commentaire	<i>"Je pense, donc je suis". Commentez ces propos de Descartes</i>

III. Les différentes parties de la dissertation

La dissertation comporte trois parties classiques et indissociables à savoir : l'introduction, le développement et la conclusion. Une introduction dont le rôle est de poser le problème, un développement qui tente de le résoudre et une conclusion qui en fait le bilan et propose une perspective à partir de laquelle on peut continuer le débat, donc prolonger la réflexion.

1) L'introduction

Elle est composée de quatre parties essentielles :

Le préambule : il s'agit d'une entrée en matière ayant un lien direct ou indirect avec le sujet proposé. Le candidat, en trois à quatre phrases maximum doit pouvoir planter le décor et montrer le contexte, qui a prévalu à la naissance d'un tel sujet de réflexion. Il faut donc éclairer l'opinion sur ce qui a pu conduire à la naissance de l'interrogation ou de la certitude, exprimée à travers le sujet.

On peut construire le préambule à partir d'un constat, une pensée en lien avec le sujet qui peut être une opinion courante ou une citation d'auteur. Quand il s'agit d'un sujet-citation, la citation peut être l'opposée de la pensée de l'auteur.

Le sujet : on intègre le sujet *in extenso* quand celui-ci est court, on le reformule (en gardant l'essentiel et la chronologie des idées), quand celui-ci est long. En général, il est conseillé de transformer les interrogations par des interrogations hypothétiques avec l'ajout du « **si** »...

Le problème : Il y a problème par ce qu'on ne peut pas répondre ni par oui, ni par non à une question posée ; le problème est l'élément sur lequel on ne s'entend pas, ce qui nous oblige même au débat. C'est le paramètre autour duquel la divergence de vue est assez prononcée.

L'annonce du plan : c'est la partie où le candidat dévoile sa stratégie, les étapes que suivra sa résolution du problème ; après avoir détecté le problème, il expose clairement les différentes étapes de résolution dudit problème ; il faut souligner que les questions de la problématique ne remplacent pas le plan. Le plan doit être précis, chronologique et rédigé au futur simple, avec des phrases déclaratives. Un alignement de questions ne remplace pas le plan, même suivi de la formule **“Nous allons répondre à ces questions de façon chronologique”**.

2) Le développement

Il s'articule en deux ou trois parties en fonction du plan établi. Encore appelé *corpus*, il est le lieu où le candidat expose, argumente, réfute, contredit, discute ou compare... C'est son moment de vérité.

Dans la rédaction de son développement, le candidat doit scrupuleusement respecter le plan, tel qu'annoncé dans l'introduction, et veiller à adopter une démarche rigoureuse et bien calibrée. Le principe d'équilibre est non négociable entre les différentes parties du développement, suivant le plan dialectique : plus précisément, lorsqu'on a trois arguments dans la thèse, on devrait avoir le même nombre pour l'antithèse et la synthèse.

Le plan dialectique compte 3 étapes complémentaires :

La thèse : Elle consiste en l'analyse d'un point de vue, d'une position, une perspective de solution possible, « une thèse » sur le problème. Cette thèse peut être la réponse affirmative ou la négative. En général, on met en thèse le point de vue le moins solide en arguments, donc le plus facile à réfuter.

L'antithèse : Son contenu découle et dépend de celui de la thèse. Si la thèse est la perspective affirmative, le pour, l'antithèse sera la réponse négative, le contre et vice-versa. On peut réfuter soit :

- De manière systématique et symétrique à la thèse, reprendre chaque argument de la thèse, le détruire, montrer ses limites, ses contradictions.
- En amenant des arguments nouveaux qui démontrent le point de vue « contraire » à celui de la thèse.
- On peut aussi combiner ces deux premières possibilités ; dans ce cas, nous sommes face à une démarche dite « mixte ».

La synthèse :

Elle est la conciliation/le dépassement de la contradiction constatée entre la thèse et l'antithèse. C'est aussi la plus difficile (nous ignorons bien souvent ce qu'il faut y faire). Un plan dialectique sans synthèse n'en est pas.

Comment concilier ? La contradiction dans l'analyse d'un problème n'est jamais fictive, elle est celle de nos réalités concrètes ou théoriques. Comment nous sortons nous de ces contradictions ? Bien sûr, en faisant des choix. Et nos choix sont faits à partir **d'une hiérarchisation de nos intérêts, de valeurs** souvent inconscientes.

3) La conclusion

Dans la conclusion, nous avons trois parties : le bilan, la prise de position et l'ouverture. L'ouverture n'est pas un élément facultatif, mais impératif. Clôturer le débat sans perspective, relève de la paresse intellectuelle. Il faut toujours permettre au débat de continuer, en changeant la perspective.

IV. Astuces et conseils

1. Quelques techniques d'argumentation

Argumenter c'est chercher à convaincre en utilisant des moyens rationnels et logiques pour démontrer la vérité ou la fausseté d'une proposition. Il existe une diversité d'arguments parmi lesquels on peut citer :

❖ *L'argument logique*: il tire sa force de la cohérence interne qu'il renferme

Exemple : pour dire adieu au célibat il faut se marier ; refuser la compromission, c'est affirmer sa liberté.

❖ *L'argument de valeur*: il se réfère à un système de valeurs communément admis ; sa validité dépend d'un système de pensée donc, c'est un argument qui ne s'impose pas partout.

Exemple : l'aîné c'est le respect ; la barbe blanche signifie la sagesse.

❖ *L'argument d'expérience*: il est fondé sur le constat, l'expérience et l'observation des faits.

Exemple : l'homme de notre temps a perdu sa dignité ; les personnes les plus renfermées et les plus tristes étaient avant leur déception, des personnes ouvertes et pleines de vie.

❖ *L'argument d'autorité ou l'appel à autorité*: il s'agit ici de faire appel à l'autorité d'un auteur ou d'un penseur reconnu comme une référence, dans l'objectif de donner plus de poids et de force à notre argumentation. À ce niveau, il faut éviter de convoquer des auteurs dont l'autorité et la légitimité sont facilement contestables.

Exemple : la vérité est parfois le fruit de la confrontation entre deux ou plusieurs tendances. C'est d'ailleurs la profonde conviction de Thomas Sankara, pour qui, « Du choc des idées, surgit la vérité ».

❖ *L'argument " ad hominem "* : il fait partie des arguments qualifiés de "fallacieux". Au lieu de s'attaquer à l'idée, on s'attaque aux défauts (surtout le côté obscur de la vie « privée ») de l'émetteur de l'idée.

Par exemple, on peut ne rien trouver à redire sur l'idéal voltairien de la liberté mais s'attaquer au fait qu'il était actionnaire dans des compagnies de vente d'esclaves ; Rousseau sur son échec en tant que père, malgré l'*Emile*.

❖ Raisonnement concessif

Dans une argumentation, le raisonnement concessif consiste, dans un premier temps, à feindre d'admettre la validité d'une partie des arguments ou des idées de la thèse adverse, pour pouvoir mieux les réfuter par la suite en leur opposant d'autres arguments. Cela permet de revenir à la thèse initiale et de maintenir son point de vue. Cela permet de ne pas montrer trop explicitement à son interlocuteur qu'il se trompe et l'amener à appréhender la question selon un autre point de vue. Exemple: *Certes, je concède que vous avez raison sur ce point, mais...*

❖ Raisonnement par récurrence

En mathématiques, le raisonnement par récurrence consiste à étendre à l'ensemble des nombres entiers une propriété valable sur les premiers. Il faut pour cela démontrer :

que la propriété P est vraie pour l'entier 0 (*P(0) vraie*)

et

que si P est vraie pour l'entier n, elle est aussi vraie pour l'entier n+1, c'est-à-dire :

P(n) vraie implique P (n+1) vraie.

❖ Le syllogisme :

Procédé de raisonnement en trois temps: La majeure, la mineure et la conclusion. Sa force réside dans le fait que la majeure est facilement acceptée, car relevant de principes communément admis; du coup, la mineure qui prend appui sur la majeure, passe comme une lettre à la poste.

L'exemple le plus célèbre est:

(Majeure): Tous les hommes sont mortels

(Mineure): Or Socrate est un homme

(Conclusion): Donc Socrate est mortel



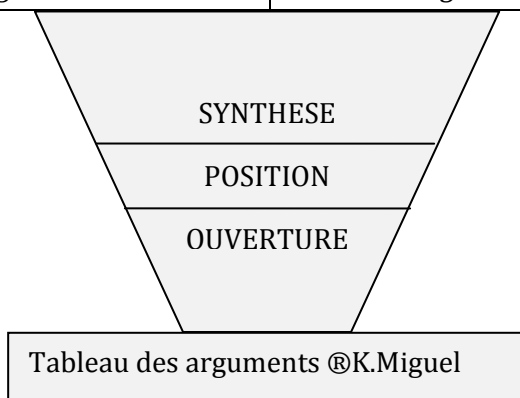
La dissertation n'est pas un exposé de cours, un étalage « suffisant » de connaissances livresques ou générales. Elle n'est pas non plus une opération de charme/séduction, ni un concours de grandiloquence... Vous ne devez pas chercher à impressionner le correcteur ou chercher à lui montrer que vous êtes un savant.

2. Impact du travail au brouillon sur l'introduction

Ordre	Contenu	Avantage	Corpus
I	Explication des mots-clefs	✓ Aucun risque de hors-sujet ou d'écart de compréhension	PREAMBULE
II	Identification du type de sujet	✓ Détermination du plan adapté pour le devoir	
III	Reformulation du sujet	✓ Compréhension personnalisée et adaptée du sujet	SUJET
IV	Elaboration de la problématique	✓ Cadrage conceptuel du débat	PROBLEMATIQUE
V	Elaboration du plan	✓ Esquisse des grandes lignes du débat	ANNONCE DU PLAN

*Tableau des arguments

THESE	ANTITHESE
Idée directrice	Idée directrice
<i>Argument 1</i>	<i>Argument 1</i>
<i>Argument 2</i>	<i>Argument 2</i>
<i>Argument 3</i>	<i>Argument 3</i>



La simplicité, la précision et la concision sont des qualités qu'il faut impérativement cultiver pour construire des dissertations accessibles et compréhensibles. Ayez pour habitude de construire des phrases simples avec en tout, des paragraphes cohérents qui dégagent une dynamique de réflexion claire et pratique.

3) Conseils sur la présentation matérielle

- *L'écriture*: une copie lisible intéresse et attire le correcteur. Par contre, une copie dont le décryptage est laborieux irrite facilement le correcteur ; il en est de même pour les ratures excessives et les sauts de mots, ou les mots mal « coupés ». **Il faut «forcer le respect» du correcteur, l'obliger à vous prendre au sérieux.**
- *La clarté*: les idées tout comme les arguments doivent être annoncées de façon claire, cohérente et logique. L'analyse est différente de l'interprétation et le correcteur ne doit pas avoir à imaginer ce qu'on a voulu dire. La précision et la concision sont des qualités à cultiver. Ce n'est pas Boileau qui dira le contraire, car pour lui : « *Tout ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément* »

Pour la présentation matérielle, l'introduction peut se faire en un (01) seul paragraphe ou au maximum deux (02) paragraphes, distinguant la position du problème de l'annonce du plan. En résumé, il faut :

- ✓ **Sauter deux lignes** entre l'introduction et le développement
- ✓ **Sauter une ligne** entre les différentes parties du développement
- ✓ **Sauter deux lignes** entre le développement et la conclusion.

NB : on marque le début d'un nouveau paragraphe par un **alinéa constant**. Les titres des œuvres mentionnées se soulignent toujours d'un trait. Les prénoms des auteurs sont facultatifs mais leurs noms doivent être écrits sans fautes.

- *Conseils divers*

Il faut éviter d'utiliser des citations dont, on a oublié les auteurs. Pour éviter les hors sujets, on peut procéder comme suit :

1^{ère} étape : lire méthodiquement le sujet, « crayon en main et brouillon à coté » pour repérer et souligner les concepts principaux.

2^{ème} étape : procéder à la définition des concepts (étymologie, synonyme et antonyme).

3^{ème} étape : reformuler le sujet en intégrant les définitions trouvées (sans déformer sa signification).

4^{ème} étape : identifier le type de sujet (citation, question)

5^{ème} étape : dresser et remplir **le tableau des arguments**. ®



PREMIERE PARTIE

Section 2

Méthodologie du commentaire philosophique

I- Généralités

1- L'étymologie du mot "texte"

En prenant appui sur l'étymologie, le mot texte prend racine dans le terme latin "texere" qui signifie tisser. On peut alors comprendre pourquoi le texte est souvent perçu comme un maillage, un entrecroisement de mots qui véhiculent un message, une information.

Le texte est donc un tissu dont la qualité dépend de celle de chaque fil qui le compose. En tant que production intellectuelle, le texte présente, défend ou s'insurge contre un point de vue donné.

Définition

A l'examen du baccalauréat, le commentaire correspond au troisième sujet au choix du candidat. Il porte sur un texte d'un auteur ou groupe d'auteurs reconnus comme tels. La longueur du texte varie entre 15 et 20 lignes. On peut définir le commentaire comme :

- ✓ Un exercice scolaire d'évaluation, une épreuve d'évaluation des sciences humaines.
- ✓ Un monologue argumentatif et critique sur un texte argumentatif.

Le candidat est tenu de produire un argument rationnel, et cohérent auquel il devra associer une critique objective et constructive. Tout commentaire vise à convaincre à l'aide d'arguments clairs et logiques.

Le commentaire est une école d'apprentissage de l'argumentation, du penser par soi-même, à partir des autres, notamment des autorités philosophiques reconnues. Commenter un texte, c'est le rendre plus explicite, plus accessible, sans déformer ou trahir la ligne directrice.

L'esprit du commentaire exige qu'on prenne la place de l'auteur pour dire avec d'autres mots ce qu'il exprime comme idées dans le texte initial. À travers le commentaire, le candidat fait montre d'une capacité à :

- Comprendre et expliquer le contenu d'un texte (étude ordonnée)
- Apprécier/Critiquer le contenu d'un texte (intérêt philosophique)

NB: le commentaire est l'inverse de la dissertation. Dans la dissertation, on construit un texte argumentatif alors que dans le commentaire, on déconstruit un texte argumentatif.

II) Les différentes parties du commentaire

1) L'introduction

Elle présente le texte et annonce le plan du commentaire. On a le contenu suivant :

- ✓ *Un préambule* : avec une possibilité, en plus des procédés classiques de la dissertation, de faire mention de la biographie, bibliographie de l'auteur, sans oublier le contexte d'écriture de l'œuvre.
- ✓ *Le thème* : (de quoi parle le texte ?)
- ✓ *Le problème* : (à quelle question tente de répondre le texte ?)
- ✓ *La thèse* : (que dit l'auteur à ce sujet ?)
- ✓ *La démarche chronologique* : (quel mouvement ou quelles sont les principales articulations du texte ?)
- ✓ *Le plan du commentaire* : annoncé en tenant compte du libellé de l'exercice

2) Le développement

Au niveau du développement, on a une structure dualiste : l'étude ordonnée et l'intérêt philosophique.

a- L'étude ordonnée

Il s'agit d'expliquer avec nos propres termes, les différentes articulations du texte. Elle obéit aux principes de chronologie et de fidélité. Elle doit être personnelle, cohérente, et exclusivement tournée vers le texte.

Pour montrer l'attachement au texte, et dans l'optique de renforcer l'explication du texte, on peut relever et insérer des éléments du texte. On prendra alors le soin de les mentionner entre guillemets. (« »)

Le nombre de paragraphes est fonction des articulations logiques détectées dans le texte initial. Entre les deux parties du développement, il convient de sauter une ligne après une transition qui prépare le lecteur ou le correcteur à aborder la seconde partie.

b- L'intérêt philosophique

Il consiste à apprécier objectivement le texte dans sa totalité (intention et perspective de l'auteur) et dans le détail de ses arguments. Pour cette partie, il est recommandé, (obligatoire) de recourir à des éléments, -auteurs- hors du texte ; cette étape implique toujours une mobilisation du « background ».

Il s'agit de démontrer que le thème du texte a suscité l'intérêt de beaucoup d'auteurs, en dehors de l'auteur du texte ; par conséquent, qu'il y a des auteurs qui ont (eu) le même point de vue que l'auteur du texte (il faut alors ranger ces auteurs dans les mérites du texte, de façon chronologique) ; il y a aussi d'autres auteurs dont le point de vue est opposé à celui du texte (il faut faire la même chose pour ce qui est maintenant, des limites du texte).

Après l'intérêt philosophique, le dernier paragraphe correspond à la position finale et personnelle du candidat.

3- La conclusion

Elle obéit à la logique suivante

- ✓ Un bilan,
- ✓ Un rappel de la position prise, et la perspective.

ASTUCE : « TRAITER SON DEVOIR EN 10 QUESTIONS » ®

N°	Questions à poser	Réponse-incidence	Partie concernée
1	De quoi parle le texte ?	THEME	Introduction
2	A quelle question répond l'auteur ?	PROBLEME	
3	Que dit l'auteur à ce sujet ?	THESE	
4	Quelle est la structure du texte ?	STRUCTURE	
5	Que dit-il dans un premier temps ?	ETUDE ORDONNEE	Développement
6	Que dit-il dans un second temps ?		
7	Quelles sont les forces de ses positions ?	INTERÊT PHILOSOPHIQUE	
8	Quelles sont les faiblesses de ses positions ?		
9	Quelle appréciation personnelle pouvons-nous faire ?	POSITION FINALE	Conclusion
10	Quel bilan et perspective proposer ?	PERSPECTIVES	

**L'esprit du commentaire*

Si vous croisez, en tant qu'auteur, un lecteur qui tient une de vos œuvres et qui vous indique une page entière qu'il ne comprend pas, que ferez-vous ? Lui relire platement les passages qu'il ne comprend pas ? Non. Votre voix n'est pas l'antidote.

Vous allez d'abord préciser l'objet de vos propos (**thème**), puis préciser la position que vous avez prise (**thèse**) et comment vous avez mobilisé les arguments pour étayer tel point de vue (**articulations du texte**)

Une fois le décor planté, vous allez lui expliquer avec d'autres mots plus accessibles, le premier mouvement ou la première articulation. Vous ferez de même pour la seconde articulation. Vous lui expliquerez les choses dans l'ordre, sans vous évader du texte. (**ETUDE ORDONNEE**)

Ayant compris et prenant la parole, le lecteur vous dira

1. **Vous avez raison sur ce point**, lorsque vous....car Platon, Cheikh Anta-Diop l'ont d'ailleurs signifié (**Critique positive**)
2. **Cependant, à tel niveau** vous n'avez pas été pertinent. Même Sartre reconnaît que.... (**Critique négative**)
3. **Pour ma part**, je trouve que..... (**Position personnelle**)



DEUXIEME PARTIE

Section 1

**Sujets de dissertation
philosophique**

NATURE & CULTURE, L'EDUCATION

L'homme est-il perfectible ?

Faut-il dire que la société dénature l'homme ou qu'elle l'humanise ?

La culture est-elle une anti-nature ?

La culture se contente-t-elle seulement de compléter la nature, ou se substitue-t-elle à elle ?

En quel sens peut-on dire que « l'homme ne devient homme que par l'éducation » ?

Peut-on dire d'une civilisation qu'elle est supérieure à une autre ?

La prise en compte des différences culturelles vous paraît-elle remettre en question l'existence de valeurs universelles ?

LA TECHNIQUE

La valeur d'une civilisation se réduit-elle au développement de sa technique ?

Est-il légitime de parler d'un pouvoir de la technique ?

Le développement technique est-il un processus aveugle ?

La technique s'enracine-t-elle dans le rêve ou dans les besoins ?

A-t-on raison d'accuser la technique ? L'action ne vise-elle que l'efficacité ?

Peut-on à la fois exploiter la nature et libérer l'homme ?

Les progrès de la technique sont-ils nécessairement des progrès de la raison ?

Le développement des techniques nous donne-t-il plus de liberté ?

Est-il juste d'affirmer que l'activité technique dévalorise l'homme ?

LE TRAVAIL, LES ECHANGES

L'homme peut-il se contenter de travailler en vue du seul gain ?

Les hommes doivent-ils travailler pour être humains ?

La vie en société n'a-t-elle pour fondement que la complémentarité des besoins ?

L'échange exclut-il toute violence ?

L'échange n'a-t-il pour but que la satisfaction des besoins ?

La morale a-t-elle sa place dans les rapports économiques ?

Tout peut-il avoir une valeur économique ?

LE SUJET, LA CONSCIENCE, L'INCONSCIENT

Suis-je en mon corps "comme un pilote en son navire" ?

Suis-je ce que j'ai conscience d'être ?

Peut-on dire qu'on change avec le temps ?

Suffit-il d'être différent des autres pour être soi-même ?

La conscience est-elle source d'illusion ?

L'hypothèse de l'inconscient contredit-elle l'exigence morale ?

L'idée d'inconscient ruine-t-elle l'idée de liberté ?

LE TEMPS

Le temps n'est-il qu'une succession d'instants ?

Les instruments de mesure du temps nous font-ils connaître ce qu'il est ?

Le temps se réduit-il à la conscience que nous en avons ?

Le temps est-il essentiellement destructeur ?

Pour la liberté, le temps est-il un obstacle ou un moyen ?

L'EXISTENCE, LA MORT

Est-il vrai de dire que l'homme est l'être par qui le monde a un sens ?

Notre existence n'est-elle que l'écho et le vestige de notre passé ?

*La mort ôte-t-elle son sens à l'existence ?
Faut-il vivre comme si nous ne devions jamais mourir ?
La conscience de devoir mourir peut-elle susciter chez l'homme d'autres sentiments que la peur ?*

LE DESIR, LES PASSIONS, L'AMOUR

*Les hommes ne désirent-ils rien d'autre que ce dont ils ont besoin ?
La volonté est-elle complice ou maîtresse du désir ? Est-il raisonnable d'aimer ?
Le désir est-il la marque de la misère de l'homme ?
Suffit-il de devenir le maître de ses pensées pour l'être de ses sentiments ?
L'amour donne-t-il accès à la compréhension de l'autre, ou constitue-t-il un obstacle ?*

LE LANGAGE, LA COMMUNICATION

*Communiquer et informer, est-ce la même chose ?
Le langage n'est-il qu'un moyen de communication ?
Le langage est-il ce qui nous rapproche ou ce qui nous sépare ?
Peut-on légitimement instituer une langue universelle ?
Faut-il reprocher au langage d'être équivoque ?
Bien parler est-ce bien penser ? Recourir au langage, est-ce renoncer à la violence ?
Les mots nous éloignent-ils des choses ?
Le langage est-il un instrument de domination ?*

LA RAISON, LE JUGEMENT, LE DOUTE

*Notre vie affective a-t-elle une influence sur notre vie intellectuelle ?
Le doute est-il une manifestation de la liberté de l'esprit ?
Penser, est-ce dire « non » ?
Le doute est-il un échec de la raison ?
Le besoin d'une conviction est-il une preuve de faiblesse ?*

LA CONNAISSANCE

*Le réel se réduit-il à ce qu'on perçoit ?
Un fait est-il par nature indiscutable ?
Suffit-il de voir pour savoir ?
Dans quelle mesure est-il nécessaire d'imaginer pour connaître ?
Sur quoi nos esprits peuvent-ils s'accorder ?
La connaissance n'est-elle qu'un accroissement de notre pouvoir sur les choses ?*

LA VERITE, L'ERREUR, L'ILLUSION

*La diversité des opinions conduit-elle nécessairement au scepticisme ?
L'unanimité est-elle un critère de vérité ?
Y a-t-il des vérités indiscutables ?
Qu'est-ce qu'une vérité qui change avec le temps ?*

L'ART, LA BEAUTE

*Peut-on concevoir une société sans art ? L'art n'a-t-il pour fin que le plaisir ?
L'art est-il inutile ? L'art n'est-il qu'un divertissement ? L'art peut-il être immoral*

LA MORALE, LES VALEURS, LE RESPECT, LA TOLERANCE

L'homme peut-il vivre sans exigence morale ?

L'obligation morale peut-elle se réduire à l'obligation sociale ?

La conscience morale n'est-elle que le résultat de l'éducation ?

La moralité consiste-t-elle à être animé de bons sentiments ?

LE DEVOIR

Le devoir se réduit-il à un ensemble de contraintes sociales ?

Est-il vrai qu'il est parfois plus difficile de connaître son devoir que de faire son devoir ?

Respecter autrui est-ce s'interdire de le juger ?

LE BONHEUR, LE PLAISIR

Le bonheur est-il le bien suprême ?

La recherche du bonheur vous paraît-elle constituer un fondement valable à la vie morale ?

Faut-il vouloir être heureux ?

Au nom de quoi le plaisir serait-il condamnable ?

L'HISTOIRE

Est-ce le privilège de l'humanité que d'avoir une histoire ?

Dans quelle mesure l'homme fait-il l'histoire ?

L'histoire : ce qui arrive à l'homme ou ce qui arrive par l'homme ?

A-t-on raison de dire que ce sont les grands hommes qui font l'histoire ?

LA VIOLENCE

Les guerres sont-elles un effet de la nature des hommes ?

Une société sans conflits est-elle possible ? Est-elle souhaitable ?

Faut-il défendre le faible ? La guerre est-elle absurde ?

Y a-t-il des guerres justes ? Le recours à la force peut-il être une marque de faiblesse ?

Peut-on faire la guerre au nom des droits de l'homme ?

Faut-il vouloir la paix à tout prix ?

LA JUSTICE, L'EGALITE, LE DROIT

Faut-il que le droit suive les mœurs ?

Défendre ses droits est-ce la même chose que défendre ses intérêts ?

La légitimité fonde-t-elle la légalité ?

Est-il juste de combattre la violence par la violence ?

Pourquoi obéir aux lois ?

A-t-on le droit de s'opposer à la loi ?

LA SOCIETE, L'ETAT, LA POLITIQUE, LE POUVOIR

Y a-t-il un sens à affirmer que tout est politique ?

« Moi je ne fais pas de politique » : quelles réflexions vous inspire cette opinion courante ?

Peut-on se passer d'un maître ?

Faut-il préférer la révolte à la résignation ?

L'Etat n'impose-t-il l'obéissance que par la force matérielle ?

L'Etat est-il plus à craindre que l'absence d'Etat ?

L'Etat est-il l'ennemi de la liberté ? L'Etat est-il l'ami ou l'ennemi de l'individu ?

La démocratie consiste-t-elle à demander l'avis de chacun sur tout

LA LIBERTE

Agir spontanément, est-ce agir librement ?

Faut-il apprendre à être libre ?

La liberté est-elle une donnée de la nature ou une conquête de l'esprit ?

Suffit-il d'être soi-même pour être libre ?

Etre libre, est-ce n'obéir qu'à soi-même ? Etre libre, est-ce pouvoir choisir ?

La conscience que nous avons de notre liberté vient-elle de ce que l'avenir nous paraît indéterminé ? La liberté peut-elle être un fardeau ?

LA PHILOSOPHIE, LA SAGESSE

La philosophie a-t-elle encore sa place dans notre monde ?

Si la sagesse est un idéal périmé, comment définir la philosophie ?

L'homme peut-il renoncer à l'interrogation métaphysique ?

Faut-il « d'abord vivre, et ensuite philosopher » ?

Vaut-il mieux changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde ?

Peut-on apprendre à vivre ?

Peut-on se passer de principes ?

SUJETS DIVERS (Sélection personnelle)

Pourquoi respecter l'autorité de l'État ?

La technique peut-elle mettre en péril la morale ?

La culture fait-elle l'Homme ?

Peut-on être heureux sans être libre ?

Une œuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

La politique échappe-t-elle à l'exigence de vérité ?

La conscience de l'individu n'est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

L'artiste donne-t-il quelque chose à comprendre ?

Respecter tout être vivant, est-ce un devoir moral ?

Suis-je ce que mon passé a fait de moi ?

L'art est-il l'expression d'une révolte ?

À quoi reconnaît-on la vérité ?

La connaissance de l'histoire rend-elle les hommes meilleurs ?

Puis-je être heureux si les autres ne le sont pas ?

Peut-on apprendre à être heureux ?

Est-ce parce qu'ils sont ignorants que les hommes ont des croyances ?

Travailler est-il un devoir ?

Peut-on renoncer à la vérité ?

Faut-il faire l'éloge du travail ?

Peut-on se libérer du passé ?



DEUXIEME PARTIE

Section 2

**Sujets de commentaire de
texte philosophique**

TEXTE 1

« Rien ne nous éloigne plus du droit chemin pour la recherche de la vérité, que d'orienter nos études (...) vers des buts particuliers (...) : ainsi, quand nous voulons cultiver les sciences utiles, soit pour les avantages qu'on en retire dans la vie, soit pour le plaisir qu'on trouve dans la contemplation du vrai, et qui en cette vie est presque le seul bonheur qui soit pur et que ne trouble aucune douleur. Ce sont là, en effet, des fruits légitimes que nous pouvons attendre de la pratique des sciences ; mais si nous y pensons au milieu de nos études, ils nous font souvent omettre bien des choses nécessaires pour l'acquisition d'autres connaissances, soit parce qu'au premier abord ces choses paraissent de peu d'utilité, soit parce qu'elles semblent de peu d'intérêt. Il faut donc bien se convaincre que toutes les sciences sont tellement liées ensemble, qu'il est plus facile de les apprendre toutes à la fois, que d'en isoler une des autres. Si quelqu'un veut chercher sérieusement la vérité, il ne doit donc pas choisir l'étude de quelque science particulière : car elles sont toutes unies entre elles et dépendent les unes des autres ; mais il ne doit songer qu'à accroître la lumière naturelle de sa raison, non pour résoudre telle ou telle difficulté d'école, mais pour qu'en chaque circonstance de la vie son entendement montre à sa volonté le parti à prendre ; et bientôt il s'étonnera d'avoir fait de plus grands progrès que ceux qui s'appliquent à des études particulières, et d'être parvenu, non seulement à tout ce que les autres désirent, mais encore à de plus beaux résultats qu'ils ne peuvent espérer. »

René DESCARTES, Règles pour la direction de l'esprit (1664)

TEXTE 2

Le moyen de travail est une chose ou un ensemble de choses que l'homme interpose entre lui et l'objet de son travail comme conducteurs de son action. Il se sert des propriétés mécaniques, physiques, chimiques de certaines choses pour les faire agir comme forces sur d'autres choses, conformément à son but. Si nous laissons de côté la prise de possession de subsistances toutes trouvées- la cueillette des fruits par exemple, où ce sont les organes de l'homme qui lui servent d'instrument, - nous voyons que le travailleur s'empare immédiatement, non pas de l'objet, mais du moyen de son travail. Il convertit ainsi des choses extérieures en organes de sa propre activité, organes qu'il ajoute aux siens de manière à allonger, en dépit de la Bible, sa stature naturelle. Comme la terre est son magasin de vivres primitif, elle est aussi l'arsenal primitif de ses moyens de travail. Elle lui fournit, par exemple, la pierre dont il se sert pour frotter, trancher, presser, lancer, etc. La terre elle-même devient moyen de travail, mais ne commence pas à fonctionner comme tel dans l'agriculture, sans que toute une série d'autres moyens de travail soit préalablement donnée. Des qu'il est tant soit peu développé, le travail ne saurait se passer de moyens déjà travaillés. Dans les plus anciennes cavernes on trouve des instruments et des armes de pierre. L'emploi et la création de moyens de travail, quoiqu'ils se trouvent en germe chez quelques espèces animales, caractérisent éminemment le travail humain.

Karl Heinrich MARX, Le Capital (1867)

TEXTE 3

Jéhovah, qui, de tous les dieux qui ont jamais été adorés par les hommes, est certainement le plus jaloux, (...) et le plus ennemi de la dignité et de la liberté humaines, ayant créé Adam et Ève, par on ne sait quel caprice, sans doute (...) pour se donner des esclaves nouveaux, avait mis généreusement à leur disposition toute la terre, avec tous les fruits et tous les animaux de la terre, et il n'avait posé à cette complète jouissance qu'une seule limite. Il leur avait expressément défendu de toucher aux fruits de l'arbre de la science. Il voulait donc que l'homme, privé de toute conscience de lui-même, restât une bête, toujours à quatre pattes devant le Dieu éternel, son Créateur et son Maître.

Mais voici que vient Satan, l'éternel révolté, le premier libre penseur et l'émancipateur des mondes. Il fait honte à l'homme de son ignorance et de son obéissance bestiale ; il l'émancipe et imprime sur son front le sceau de la liberté et de l'humanité en le poussant à désobéir et à manger du fruit de la science.

Michel BAKOUNINE, Dieu et l'Etat (1882)

TEXTE 4

Etant donné en effet qu'il n'existe pas au monde de République ou l'on ait établi suffisamment de règles pour présider à toutes les actions et paroles des hommes (car cela serait impossible), il s'ensuit nécessairement que dans tous les domaines d'activité que les lois ont passés sous silence, les gens ont la liberté de faire ce que leur propre raison leur indique comme leur étant le plus profitable. Car si nous prenons le mot de liberté dans son sens propre de liberté corporelle, c'est-à-dire de n'être ni enchaîné ni emprisonné, il serait tout à fait absurde, de la part des hommes, de crier comme ils le font pour obtenir cette liberté dont ils jouissent si manifestement. D'autre part, si nous entendons par liberté le fait d'être soustrait aux lois, il n'est pas moins absurde, de la part des hommes, de réclamer comme ils le font cette liberté qui permettrait à tous les autres hommes de se rendre maîtres de leurs vies. Et cependant, aussi absurde que ce soit, c'est bien ce qu'ils réclament ; ne sachant pas que les lois sont sans pouvoir pour les protéger s'il n'est pas un glaive entre les mains d'un homme (ou de plusieurs), pour faire exécuter ces lois. La liberté des sujets ne réside par conséquent que dans les choses qu'en réglementant leurs actions le souverain a passées sous silence, par exemple la liberté d'acheter, de vendre, et de conclure d'autres contrats les uns avec les autres ; de choisir leur résidence, leur genre de nourriture, leur métier, d'éduquer leurs enfants comme ils le jugent convenable, et ainsi de suite.

Thomas HOBBS, *Léviathan* (1651)

TEXTE 5

On recommande aux rois, aux hommes d'Etat, aux peuples de s'instruire principalement par l'expérience de l'histoire. Mais l'expérience et l'histoire nous enseignent que peuples et gouvernements n'ont jamais rien appris de l'histoire, qu'ils n'ont jamais agi suivant les maximes qu'on aurait pu en tirer. Chaque époque, chaque peuple se trouve dans des conditions si particulières, forme une situation si particulière, que c'est seulement en fonction de cette situation unique qu'il doit se décider : les grands caractères sont précisément ceux qui, chaque fois, ont trouvé la solution appropriée. Dans le tumulte des événements du monde, une maxime générale est d'aussi peu de secours que le souvenir des situations analogues qui ont pu se produire dans le passé, car un pâle souvenir est sans force dans la tempête qui souffle sur le présent ; il n'a aucun pouvoir sur le monde libre et vivant de l'actualité. Ce qui façonne l'histoire est d'une tout autre nature que les réflexions tirées de l'histoire. Nul cas ne ressemble exactement à un autre. Leur ressemblance fortuite n'autorise pas à croire que ce qui a été bien dans un cas pourrait l'être également dans un autre. Chaque peuple a sa propre situation, et pour savoir ce qui, à chaque fois, est juste, nul besoin de commencer par s'adresser à l'histoire.

Georg Friedrich HEGEL, *La Raison dans l'Histoire* (1837)

TEXTE 6

C'est par la société seule que l'homme est capable de suppléer à ses déficiences, de s'élever à l'égalité avec ses compagnons de création et même d'acquérir sur eux la supériorité. La société compense toutes ses infirmités ; bien que, dans ce nouvel état, ses besoins se multiplient à tout moment, ses capacités sont pourtant encore augmentées et le laissent, à tous égards, plus satisfait et plus heureux qu'il lui serait jamais possible de le devenir dans son état de sauvagerie et de solitude. Quand chaque individu travaille isolément et seulement pour lui-même, ses forces sont trop faibles pour exécuter une œuvre importante ; comme il emploie son labeur à subvenir à toutes ses différentes nécessités, il n'atteint jamais à la perfection dans aucun art particulier ; comme ses forces et ses succès ne demeurent pas toujours égaux à eux-mêmes, le moindre échec sur l'un ou l'autre de ces points s'accompagne nécessairement d'une catastrophe inévitable et de malheur. La société fournit un remède à ces trois désavantages. L'union des forces accroît notre pouvoir ; la division des tâches accroît notre capacité ; l'aide mutuelle fait que nous sommes moins exposés au sort et aux accidents. C'est ce supplément de force, de capacité et de sécurité qui fait l'avantage de la société.

David HUME, *Traité de la nature humaine*. (1740)

TEXTE 7

Toutes les passions ont un temps où elles ne sont que néfastes, où elles avilissent leurs victimes avec la lourdeur de la bêtise, – et une époque tardive, beaucoup plus tardive où elles se marient à l'esprit, où elles se « spiritualisent ». Autrefois, à cause de la bêtise dans la passion, on faisait la guerre à la passion elle-même : on se conjurait pour l'anéantir, – tous les anciens jugements moraux sont d'accord sur ce point, « il faut tuer les passions ». La plus célèbre formule qui en ait été donnée se trouve dans le Nouveau Testament, dans ce Sermon sur la Montagne, où, soit dit en passant, les choses ne sont pas du tout vues d'une hauteur. Il y est dit par exemple avec application à la sexualité : « Si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le » : heureusement qu'aucun chrétien n'agit selon ce précepte. Détruire les passions et les désirs, seulement à cause de leur bêtise, et pour prévenir les suites désagréables de leur bêtise, cela ne nous paraît être aujourd'hui qu'une forme aiguë de la bêtise. Nous n'admirons plus les dentistes qui arrachent les dents pour qu'elles ne fassent plus mal... On avouera d'autre part, avec quelque raison, que, sur le terrain où s'est développé le christianisme, l'idée d'une « spiritualisation de la passion » ne pouvait pas du tout être conçue. Car l'Eglise primitive luttait, comme on sait, contre les « intelligents », au bénéfice des « pauvres d'esprit » : comment pouvait-on attendre d'elle une guerre intelligente contre la passion ? – L'Eglise combat les passions par l'extirpation radicale : sa pratique, son traitement c'est le castratisme. Elle ne demande jamais : « Comment spiritualise-t-on, embellit-on et divinise-t-on un désir ? » – De tous temps elle a mis le poids de la discipline sur l'extermination (de la sensualité, de la fierté, du désir de dominer, de posséder et de se venger). – Mais attaquer la passion à sa racine, c'est attaquer la vie à sa racine : la pratique de l'Eglise est nuisible à la vie... »

NIETZSCHE, *Crépuscule des idoles* (1889)

TEXTE 8

La valeur de la philosophie doit en réalité surtout résider dans son caractère incertain même. Celui qui n'a aucune teinture de philosophie traverse l'existence, prisonnier de préjugés dérivés du sens commun, des croyances habituelles à son temps ou à son pays et de convictions qui ont grandi en lui sans la coopération ni le consentement de la raison. Pour un tel individu, le monde tend à devenir défini, fini, évident ; les objets ordinaires ne font pas naître de questions et les possibilités peu familières sont rejetées avec mépris. Dès que nous commençons à penser conformément à la philosophie, au contraire, nous voyons [...] que même les choses les plus ordinaires de la vie quotidienne posent des problèmes auxquels on ne trouve que des réponses très incomplètes.

La philosophie, bien qu'elle ne soit pas en mesure de nous donner avec certitude la réponse aux doutes qui nous assiègent, peut tout de même suggérer des possibilités qui élargissent le champ de notre pensée et délivre celle-ci de la tyrannie de l'habitude. Tout en ébranlant notre certitude concernant la nature de ce qui nous entoure, elle accroît énormément notre connaissance d'une réalité possible et différente ; elle fait disparaître le dogmatisme quelque peu arrogant de ceux qui n'ont jamais parcouru la région du doute libérateur, et elle garde intact notre sentiment d'émerveillement en nous faisant voir les choses familières sous un aspect nouveau.

Bertrand Russell, *Problèmes de philosophie*, Editions Payot, 1989.

TEXTE 9

Seule la confrontation effective des points de vue dans un échange entre plusieurs personnes est légitime pour justifier une action. Cette confrontation impose cependant des exigences qui permettent au philosophe de distinguer une discussion, d'une lutte ou d'une guerre poursuivant la domination d'autrui. La discussion par principe vise un consensus, un accord. Elle demande de la part des parties en présence la capacité de se détacher de leurs intérêts privés, purement égoïstes. En elle, l'individu n'est pas censé se montrer membre d'une famille, élément d'une catégorie sociale ou représentant d'une identité collective qu'il se propose de défendre. Il se présente simplement en tant que sujet de discours, en tant qu'être raisonnable capable d'élaborer une augmentation, ordonner des arguments pour justifier une position. La principale règle à laquelle la discussion doit se soumettre est le principe d'universalisation qui édicte qu'un argument est valable seulement quand il est accepté par tous les interlocuteurs (...)

Le principe d'universalisation et l'ensemble des conditions de l'argumentation orientées vers un consensus ne s'adressent pas à telle communauté particulière mais à l'humanité dans sa globalité. Les principes de la discussion suscitent ainsi l'idée d'une communauté idéale de communication qui transcende les barrières entre les hommes.

Savado (M.), *Pour une éthique de l'engagement*, Presse universitaire de Namur, 2008, p.48

TEXTE 10

Nous savons maintenant que le droit de résistance ne peut trouver sa consistance que lorsqu'il est pensé comme un métapolitique, c'est-à-dire qu'il ne peut être ni concédé ni retiré par le politique. Il s'agit d'un droit qui ne peut être fondé ni politiquement, ni socialement, ni historiquement, ni au nom d'une tradition. Pour penser la fondation de ce droit, il faut donc passer du politique au métapolitique. Cela suppose qu'il y ait une dimension de l'existence individuelle et collective antérieure et plus fondamentale que l'existence sociale et politique. Quelle est cette dimension métapolitique ? Elle ne consiste pas à revenir à un état présocial ou pré politique, une sorte d'état de nature. Mais à atteindre un niveau plus fondamental que le social et le politique, et qui leur demeure sous-jacent. Cette dimension est cosmopolitique. L'existence au point de vue cosmopolitique, j'ai essayé de la penser à travers les deux principes d'inappropriabilité de la Terre et de responsabilité pour l'humanité.

Yves Charles Zarka, *Refonder le cosmopolitisme*, Paris, Ed. PUF, 2014, pp. 59-60.

TEXTE 11

La philosophie est une attitude de l'intelligence et de la volonté, par laquelle nous cherchons à connaître les choses elles-mêmes de façon précise et adéquate, avec certitude, autant qu'il se peut ; c'est par l'application à ce genre de connaissance que l'homme peut obtenir de progresser dans la voie de sa perfection. La définition de la philosophie a pour genre l'attitude de l'intelligence et de la volonté. En effet, la philosophie ne s'occupe pas seulement de l'intelligence, mais aussi de la volonté et de ses actes. Il s'ensuit qu'ils sont dans l'erreur ceux qui définissent la philosophie aujourd'hui comme acte de l'intelligence uniquement, en excluant les considérations d'ordre pratique. La philosophie n'est rien d'autre que la sagesse, qui est la vertu consiste à s'attacher toujours à la vérité connue. Aussi, d'après les Anciens, la philosophie est la science des choses divines et humaines (Cicéron, *De officiis*, livre I, chapitre 43). Cette définition est valable sur le plan théorique mais elle ne l'est pas du tout sur le plan de la pratique, parce qu'elle ne contient rien qui se rapporte à la pratique. Or la sagesse et la vertu sont synonymes, car, comme en témoigne Cicéron lui-même, c'est dans l'action que réside tout éloge de la vertu. Donc la philosophie est la sagesse, la sagesse est la vertu, et ceux qui la recherchent sont appelés philosophes. La partie de la philosophie qui concerne la justice et l'honnêteté dans l'action relève de la volonté et des effets de la volonté, non de l'intelligence.

***De l'art de philosopher avec sobriété et précision*, 1^{ère} partie, chapitre II, Guillaume Anton Amo**

TEXTE 12

Notre tâche se précise donc ainsi : nous avons à nous affirmer dans le monde actuel ; nous, séculairement assis dans la nuit de l'inanité, nous avons à nous redresser de toutes notre stature d'hommes ; nous, depuis si longtemps affairés au service de l'autre, nous avons à nous affairer à notre propre service ; nous dont l'autre a si longuement disposé, nous devons rentrer dans la disposition de nous-mêmes. Et naturellement la décision de nous assumer, de nous affirmer, d'être fiers (nous jusqu'ici si humiliés et si humbles), est en même temps décision d'assumer notre passé, de le valoriser d'en être fiers. Seulement, une telle décision, pour autant qu'elle veut introduire une révolution radicale dans notre condition actuelle, exige pour aboutir une rupture elle aussi radicale avec notre passé, puisque cette condition provient rigoureusement et incontestablement de ce passé. La volonté d'être-soi conduit immédiatement à la fière reprise en charge du passé, parce que l'essence du soi n'est que le résultat du passé du soi ; mais le passé lucidement et froidement interrogé et scruté atteste que l'assujettissement présent trouve son explication dans la provenance de l'essence du soi, c'est-à-dire dans le passé du soi, et nulle part ailleurs. Révolutionner la condition présente du soi signifie donc en même temps révolutionner l'essence en soi, ce que le soi a en propre, ce qu'il a d'original et d'unique, entrer dans un rapport négatif avec le soi.

Marcien Towa, *Essai sur la problématique dans l'Afrique actuelle*, Ed. Clé, Yaoundé, p.41

TEXTE 13

La philosophie naît (...) d'une conscience angoissée, d'une conscience sommée de " s'adapter à un univers devenu étranger, inhabituel, un univers dont le silence, parce qu'il nous laisse démunis, inquiète et trouble. La philosophie naît des situations troubles. S'il y a donc un besoin de philosophie, c'est qu'il y a un manque dans la réalité, de l'irréalité dans la réalité, de l'inhumain dans l'humain. La philosophie vient de ce qu'il y a un désir d'autre chose, d'une autre organisation de la société, et de ce que ce désir ne peut s'affranchir des vieilles formes sociales. Il y a un manque aujourd'hui dans la culture africaine : on ne sait plus très bien ce qu'il faut faire pour se marier par exemple. Non pas que les mariages n'aient pas lieu aujourd'hui en Afrique, tant s'en faut ! On se marie et même on se marie coutumièrement ; mais voici l'élément critique : quand on paie la dot à la famille de la jeune, quand on livre chèvres, vaches, moutons et d'autres biens encore, on le fait dans la contrariété. Autrement dit, il y a désormais un divorce entre les actes qu'on continue à poser et la signification qu'on leur donne. Nous avons affaire à une culture qui se juge et n'est plus vécue dans l'immédiateté et l'adhésion totale de tous. Cette contrariété, cette faille venue s'installer dans la conscience sont le signe même de la crise, signe aussi d'une attitude philosophique que nous concevons d'abord comme intention créatrice, intention libératrice. C'est à partir du manque que nous discernons dans le réel que nous philosophons comme pour résoudre, supprimer l'insatisfaction née de la prise de conscience de ce manque ou de cette absence. La philosophie n'est pas, ne saurait être cette spéculation brumeuse détachée de la réalité et des problèmes concrets des hommes, concrets dans les situations elles-mêmes concrètes... L'initiative philosophique est indétachable des préoccupations pratiques. Et l'initiative philosophique ne saurait être qu'une intention créatrice de grande envergure à l'échelle des sociétés humaines.

Marcien Towa, *Jalons, Recherche d'une mentalité neuve*, Ed. Clé. Yaoundé, 1970.

TEXTE 14

La philosophie entre en conflit avec la religion, du fait que celle-ci se veut l'autorité absolue tant dans le domaine de la vérité que dans celui de la pratique. Mais la vérité de la religion se présente comme un donné extérieur en présence duquel on s'est trouvé. Cela est particulièrement net dans les religions dites révélées, celles dont la vérité a été annoncée par quelque prophète, quelque envoyé de Dieu. Ainsi dans la religion « le contenu est donné, il est considéré comme au-dessus ou au-delà de la raison ». La religion conçoit l'esprit humain comme borné, limité et ayant donc besoin que les vérités essentielles pour l'homme, que sa raison infirme serait incapable de découvrir par elle-même, lui soient révélées d'une façon surnaturelle et mystérieuse. Mais l'idée d'une vérité au-delà de la raison, inaccessible naturellement à l'esprit humain, est absolument inconcevable par la philosophie qui repose sur le principe diamétralement opposé selon lequel la pensée ne doit rien présumer en dehors d'elle-même, c'est-à-dire, que la philosophie ne doit rien admettre comme vrai qui n'ait été saisi comme tel par la pensée (...). Les bornes de la raison ne sont que les bornes de la raison de ce sujet-là, mais s'il se comporte raisonnablement, l'homme est sans bornes, infini. »

Dire que la philosophie est la pensée humaine libre, infinie, n'admettant comme point de départ et comme principe qu'elle-même, c'est la poser comme absolue rivale de la religion qui occupait la même position. Pour éviter la collision, on a proposé que la philosophie ait sa vérité particulière et la religion la sienne. Mais l'Eglise a condamné la doctrine de la double vérité, et la philosophie non plus ne peut admettre à côté d'elle la « satisfaction religieuse ». Les pensées ayant leur origine et leur fondement dans la religion et l'Eglise chrétiennes s'excluent du domaine de la philosophie, parce que leur pensée « se tient à l'intérieur d'un dogme déjà fixé, donné, qui en forme la base ». Les pères et les scolastiques développent de grandes idées spéculatives. Mais ces spéculations n'ont d'intérêt que pour l'Histoire de la dogmatique, et ne rentrent pas dans celle de la philosophie, parce que leur contenu « n'est pas justifié par la pensée même, mais l'ultime justification de ce contenu est la doctrine déjà établie et présumée de l'Eglise ».

Marcien Towa, Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle, pp.62-63, Clé, 1981.

TEXTE 15

Quand on cherche les conditions psychologiques des progrès de la science, on arrive bientôt à cette conviction que c'est en termes d'obstacles qu'il faut poser le problème de la connaissance scientifique. Et il ne s'agit pas de considérer des obstacles externes, comme la complexité et la fugacité des phénomènes, ni d'incriminer la faiblesse des sens et de l'esprit humain : c'est dans l'acte même de connaître, intimement, qu'apparaissent, par une sorte de nécessité fonctionnelle, des lenteurs et des troubles. C'est là que nous montrerons des causes de stagnation et même de régression, c'est là que nous décèlerons des causes d'inertie que nous appellerons des obstacles épistémologiques. La connaissance du réel est une lumière qui projette toujours quelque part des ombres. Elle n'est jamais immédiate et pleine. Les révélations du réel sont toujours récurrentes. Le réel n'est jamais « ce qu'on pourrait croire » mais il est toujours ce qu'on aurait dû penser. La pensée empirique est claire après coup, quand l'appareil des raisons a été mis au point. En revenant sur un passé d'erreurs, on trouve la vérité en un véritable repentir intellectuel. En fait, on connaît contre une connaissance antérieure, en détruisant des connaissances mal faites, en surmontant ce qui, dans l'esprit même, fait obstacle à la spiritualisation.

Gaston Bachelard, La Formation de l'esprit scientifique, Jean Vrin, 1938

TEXTE 16

La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion ; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion pense mal ; elle ne pense pas ; elle traduit des besoins en connaissances. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. Il ne suffirait pas, par exemple, de la rectifier sur des points particuliers, en maintenant, comme une sorte de morale provisoire, une connaissance vulgaire provisoire. L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce « sens du problème » qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit.

Gaston Bachelard

TEXTE 17

Je ne sais si je dois vous entretenir des premières méditations que j'ai faites ; car elles sont si métaphysiques et si peu communes, qu'elles ne seront peut-être pas au goût de tout le monde. Et toutefois, afin qu'on puisse juger si les fondements que j'ai pris sont assez fermes, je me trouve en quelque façon contraint d'en parler. J'avais dès longtemps remarqué que, pour les mœurs, il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, mais, pour ce [parce] qu'alors je désirais vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensai qu'il fallait que je fisse tout le contraire, et que je rejetasse, comme absolument faux, tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il ne resterait point, après cela, quelque chose en ma créance, qui fût entièrement indubitable. Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer. Et pour ce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes, jugeant que j'étais sujet à faillir, autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations. Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées, que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune, pour lors, qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes.

Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : je pense donc je suis, était si ferme et si assurée, que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais.

Descartes, *Discours de la méthode*, 4^e partie (1637)

TEXTE 18

On nous conteste de tous côtés le droit d'admettre un psychique inconscient et de travailler scientifiquement avec cette hypothèse. Nous pouvons répondre à cela que l'hypothèse de l'inconscient est nécessaire et légitime, et que nous possédons de multiples preuves de l'existence de l'inconscient. Elle est nécessaire parce que les données de la conscience sont extrêmement lacunaires ; aussi bien chez l'homme sain que chez le malade, il se produit des actes psychiques qui, pour être expliqués, présupposent d'autres actes qui, eux, ne bénéficient pas du témoignage de la conscience. Ces actes ne sont pas seulement les actes manqués et les rêves, chez l'homme sain, et tout ce qu'on appelle symptômes psychiques et phénomènes compulsionnels chez le malade ; notre expérience quotidienne la plus personnelle nous met en présence d'idées qui nous viennent sans que nous en connaissions l'origine et dont l'élaboration nous demeure cachée. Tous ces actes conscients demeurent incohérents et incompréhensibles si nous nous obstinons à prétendre qu'il faut bien percevoir par la conscience tout ce qui se passe en nous en fait d'actes psychiques ; mais ils s'ordonnent dans un ensemble dont on peut montrer la cohérence, si nous interpellons les actes inconscients inférés. Or, nous trouvons dans ce gain de sens et de cohérence une raison, pleinement justifiée, d'aller au-delà de l'expérience immédiate. Et s'il s'avère de plus que nous pouvons fonder sur l'hypothèse de l'inconscient une pratique couronnée de succès, par laquelle nous influençons, conformément à un but donné, le cours des processus conscients, nous aurons acquis, avec ce succès, une preuve incontestable de l'existence de ce dont nous avons fait l'hypothèse.

Freud, Métapsychologie, "L'Inconscient" (1915)

TEXTE 19

(...) l'objectivation de chacun par le regard de l'autre n'est ressentie comme pénible que parce qu'elle prend la place d'une communication possible. Le regard d'un chien sur moi ne me gêne guère. Le refus de communiquer est encore un mode de communication. La liberté protéiforme, la nature pensante, le fond inaliénable, l'existence non qualifiée, qui en moi et en autrui marque les limites de toute sympathie, suspend bien la communication, mais ne l'anéantit pas. Si j'ai affaire à un inconnu qui n'a pas encore dit un seul mot, je peux croire qu'il vit dans un autre monde où mes actions et mes pensées ne sont pas dignes de figurer. Mais qu'il dise un mot, ou seulement qu'il ait un geste d'impatience, et déjà il cesse de me transcender : c'est donc là sa voix, ce sont là ses pensées, voilà donc le domaine que je croyais inaccessible. Chaque existence ne transcende définitivement les autres que quand elle reste oisive et assise sur sa différence naturelle. Même la méditation universelle qui retranche le philosophe de sa nation, de ses amitiés, de ses partis pris, de son être empirique, en un mot du monde, et qui semble le laisser absolument seul, est en réalité acte, parole, et par conséquent dialogue.

Merleau-Ponty, Phénoménologie de la perception (1945)

TEXTE 20

Comment n'être pas frappé du fait que l'homme est capable d'apprendre n'importe quel exercice, de fabriquer n'importe quel objet, enfin d'acquérir n'importe quelle habitude motrice, alors que la faculté de combiner des mouvements nouveaux est strictement limitée chez l'animal le plus doué, même chez les singes ? La caractéristique cérébrale de l'homme est là. Le cerveau humain est fait comme tout cerveau, pour monter des mécanismes moteurs et pour nous laisser choisir parmi eux, à un instant quelconque, celui que nous mettrons en mouvement par un jeu de déclic. Mais il diffère des autres cerveaux en ce que le nombre de mécanismes, qu'il peut monter, et par conséquent le nombre des déclics entre lesquels il donne le choix, est indéfini. Or du limite à l'illimité, il y a toute la distance du fermé à l'ouvert. Ce n'est pas une différence de degré, mais de nature. Radicale aussi, par conséquent, est la différence entre la conscience de l'animal, même le plus intelligent et la conscience humaine.

Henri BERGSON, L'évolution créatrice (1907)

TEXTE 21

C'est un grand bien à notre avis que de se suffire à soi-même, non qu'il faille toujours vivre de peu, mais afin que si l'abondance nous manque, nous sachions nous contenter du peu que nous aurons, bien persuadés que ceux-là jouissent le plus vivement de l'opulence qui ont le moins besoin d'elle, et que tout ce qui est naturel est aisé à se procurer, tandis que ce qui ne répond pas à un désir naturel est malaisé à se procurer. [...] Quand donc nous disons que le plaisir est le but de la vie, nous ne parlons pas des plaisirs voluptueux et inquiets, ni de ceux qui consistent dans les jouissances déréglées, ainsi que l'écrivent des gens qui ignorent notre doctrine, ou qui la combattent et la prennent dans un mauvais sens. Le plaisir dont nous parlons est celui qui consiste, pour le corps, à ne pas souffrir et, pour l'âme, à être sans trouble. Car ce n'est pas une suite ininterrompue de jours passés à boire et à manger, ce n'est pas la jouissance des jeunes garçons et des femmes, ce n'est pas la saveur des poissons et des autres mets que porte une table somptueuse, ce n'est pas tout cela qui engendre la vie heureuse, mais c'est le raisonnement vigilant, capable de trouver en toute circonstance les motifs de ce qu'il faut choisir et de ce qu'il faut éviter, et de rejeter les vaines opinions d'où provient le plus grand trouble des âmes.

Épicure (342-270 av. J.-C.), Doctrines et Maximes

TEXTE 22

Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont plus rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent, d'ordinaire, nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige ; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver. Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

Pascal, Pensées (1670)

TEXTE 23

D'ailleurs, les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit qu'à l'aide des mots, et l'entendement ne les saisit que par des propositions. C'est une des raisons pour quoi les animaux ne sauraient se former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. Quand un singe va sans hésiter d'une noix à l'autre, pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit, et qu'il compare son archétype à ces deux individus ? Non sans doute ; mais la vue de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre, et ses yeux, modifiés d'une certaine manière, annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir. Toute idée générale est purement intellectuelle ; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussitôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout, malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé, et s'il dépendait de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressemblerait plus à un arbre. Les êtres purement abstraits se voient de même, ou ne se conçoivent que par le discours. La définition seule du triangle nous en donne la véritable idée : sitôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel triangle et non pas un autre, et vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propositions, il faut donc parler pour avoir des idées générales ; car sitôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours.

Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (1775)

TEXTE 24

C'est un vieux précepte que l'art doit imiter la nature ; on le trouve déjà chez Aristote. Quand la réflexion n'en était encore qu'à ses débuts, on pouvait bien se contenter d'une idée pareille ; elle contient toujours quelque chose qui se justifie par de bonnes raisons et qui se révélera à nous comme un des moments de l'idée ayant, dans son développement, sa place comme tant d'autres moments. D'après cette conception, le but essentiel de l'art consisterait dans l'imitation, autrement dit dans la reproduction habile d'objets tels qu'ils existent dans la nature, et la nécessité d'une pareille reproduction faite en conformité avec la nature serait une source de plaisirs. Cette définition assigne à l'art un but purement formel, celui de refaire une seconde fois, avec les moyens dont l'homme dispose, ce qui existe dans le monde extérieur, et tel qu'il y existe. [...] C'est que l'art, limité dans ses moyens d'expression, ne peut produire que des illusions unilatérales, offrir l'apparence de la réalité à un seul de nos sens ; et, en fait, lorsqu'il ne va pas au-delà de la simple imitation, il est incapable de nous donner l'impression d'une réalité vivante ou d'une vie réelle : tout ce qu'il peut nous offrir, c'est une caricature de la vie (...) On peut dire d'une façon générale qu'en voulant rivaliser avec la nature par l'imitation, l'art restera toujours au-dessous de la nature et pourra être comparé à un ver faisant des efforts pour égaler un éléphant. Il y a des hommes qui savent imiter les trilles du rossignol, et Kant a dit à ce propos que, dès que nous nous apercevons que c'est un homme qui chante ainsi, et non un rossignol, nous trouvons ce chant insipide.

Georg Friedrich Hegel, *Esthétique* (1829)

TEXTE 25

La force de travail est donc une marchandise que son possesseur, le salarié, vend au capital. Pourquoi la vend-il ? Pour vivre.

Mais la manifestation de la force de travail, le travail, est l'activité vitale propre à l'ouvrier, sa façon à lui de manifester sa vie. Et c'est cette activité vitale qu'il vend à un tiers pour s'assurer les moyens de subsistance nécessaires. Son activité vitale n'est donc pour lui qu'un moyen de pouvoir exister. Il travaille pour vivre. Pour lui-même, le travail n'est pas une partie de sa vie, il est plutôt un sacrifice de sa vie. C'est une marchandise qu'il adjuge à un tiers. C'est pourquoi le produit de son activité n'est pas non plus le but de son activité. Ce qu'il produit pour lui-même, ce n'est pas la soie qu'il tisse, ce n'est pas l'or qu'il extrait du puits, ce n'est pas le palais qu'il bâtit. Ce qu'il produit pour lui-même, c'est le salaire, et la soie, l'or, le palais se réduisent pour lui à une quantité déterminée de moyens de subsistance, peut-être à un tricot de coton, à de la menue monnaie et à un logement dans une cave. Et l'ouvrier qui, douze heures durant, tisse, file, perce, tourne, bâtit, manie la pelle, taille la pierre, la transporte, etc., regarde-t-il ces douze heures de tissage, de filage, de perçage, de travail au tour ou de maçonnerie, de maniement de la pelle ou de taille de la pierre comme une manifestation de sa vie, comme sa vie ? Bien au contraire. La vie commence pour lui où cesse l'activité, à table, au bistrot, au lit. Par contre, les douze heures de travail n'ont nullement pour lui le sens de tisser, de filer, de percer, etc., mais celui de gagner ce qui lui permet d'aller à table, au bistrot, au lit. Si le ver à soie tissait pour subvenir à son existence de chenille, il serait un salarié achevé.

Karl Heinrich Marx, *Le Capital*, Livre I, 3^e section, chapitre 7, 1 (1867)

TEXTE 26

Nous attendons de l'histoire une certaine objectivité, l'objectivité qui lui convient : c'est de là que nous devons partir et non de l'autre terme. Or qu'attendons-nous sous ce titre ? L'objectivité ici doit être prise en son sens épistémologique strict : est objectif ce que la pensée méthodique a élaboré, mis en ordre, compris et ce qu'elle peut ainsi faire comprendre. Cela est vrai des sciences physiques, des sciences biologiques ; cela est vrai aussi de l'histoire. Nous attendons par conséquent de l'histoire qu'elle fasse accéder le passé des sociétés humaines à cette dignité de l'objectivité. Cela ne veut pas dire que cette objectivité soit celle de la physique ou de la biologie : il y a autant de niveaux d'objectivité qu'il y a de comportements méthodiques. Nous attendons donc que l'histoire ajoute une nouvelle province à l'empire varié de l'objectivité. Cette attente en implique une autre : nous attendons de l'historien une certaine qualité de subjectivité, non pas une subjectivité quelconque, mais une subjectivité qui soit précisément appropriée à l'objectivité qui convient à l'histoire. Il s'agit donc d'une subjectivité impliquée, impliquée par l'objectivité attendue. Nous pressentons par conséquent qu'il y a une bonne et une mauvaise subjectivité, et nous attendons un départage de la bonne et de la mauvaise subjectivité, par l'exercice même du métier d'historien.

Paul RICŒUR, *Histoire et vérité* (1955)

TEXTE 27

Le savant complet est celui qui embrasse à la fois la théorie et la pratique expérimentale. 1^o Il constate un fait ; 2^o à propos de ce fait, une idée naît dans son esprit ; 3^o en vue de cette idée, il raisonne, institue une expérience, en imagine et en réalise les conditions matérielles. 4^o De cette expérience résultent de nouveaux phénomènes qu'il faut observer, et ainsi de suite. L'esprit du savant se trouve en quelque sorte toujours placé entre deux observations : l'une qui sert de point de départ au raisonnement, et l'autre qui lui sert de conclusion. (...) L'observateur et l'expérimentateur répondraient donc à des phases différentes de la recherche expérimentale. L'observateur ne raisonne plus, il constate ; l'expérimentateur, au contraire, raisonne et se fonde sur les faits acquis pour en imaginer et en provoquer rationnellement d'autres. Mais, si l'on peut, dans la théorie et d'une manière abstraite, distinguer l'observateur de l'expérimentateur, il semble impossible dans la pratique de les séparer, puisque nous voyons que nécessairement le même investigateur est alternativement observateur et expérimentateur. (...) On voit donc que tous les termes de la méthode expérimentale sont solidaires les uns des autres. Les faits sont les matériaux nécessaires ; mais c'est leur mise en œuvre par le raisonnement expérimental, c'est-à-dire la théorie, qui constitue et édifie véritablement la science. L'idée formulée par les faits représente la science. L'hypothèse expérimentale n'est que l'idée scientifique, préconçue ou anticipée. La théorie n'est que l'idée scientifique contrôlée par l'expérience.

Claude BERNARD, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865)

TEXTE 28

Dans une montre une partie est l'instrument du mouvement des autres, mais un rouage n'est pas la cause efficiente de la production d'un autre rouage ; certes une partie existe pour une autre, mais ce n'est pas par cette autre partie qu'elle existe. C'est pourquoi la cause productrice de celles-ci et de leur forme n'est pas contenue dans la nature (de cette matière), mais en dehors d'elle dans un être, qui d'après des idées peut réaliser un tout possible par sa causalité. C'est pourquoi aussi dans une montre un rouage ne peut en produire un autre et encore moins une montre d'autres montres, en sorte qu'à cet effet elle utiliserait (elle organiserait) d'autres matières ; c'est pourquoi elle ne remplace pas d'elle-même les parties, qui lui ont été ôtées, ni ne corrige leurs défauts dans la première formation par l'intervention des autres parties, ou se répare elle-même, lorsqu'elle est dérégulée : or tout cela nous pouvons en revanche l'attendre de la nature organisée. Ainsi un être organisé n'est pas simplement machine, car la machine possède uniquement une *force motrice* ; mais l'être organisé possède en soi une *force formatrice* qu'il communique aux matériaux, qui ne la possèdent pas (il les organise) : il s'agit ainsi d'une force formatrice qui se propage et qui ne peut pas être expliquée par la seule faculté de mouvoir (le mécanisme).

Emmanuel KANT, Critique de la faculté de juger (1790).

TEXTE 29

La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion ; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion *pense* mal ; elle ne *pense* pas : elle *traduit* des besoins en connaissances. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. Il ne suffirait pas par exemple, de la rectifier sur des points particuliers, en maintenant, comme une sorte de morale provisoire, une connaissance vulgaire provisoire. L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce *sens du problème* qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit.

Gaston BACHELARD, La Formation de l'esprit scientifique (1938)

TEXTE 30

Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit, et l'obéissance en devoir. De là le droit du plus fort ; droit pris ironiquement en apparence, et réellement établi en principe. Mais ne nous expliquera-t-on jamais ce mot ? La force est une puissance physique ; je ne vois point quelle moralité peut résulter de ses effets. Céder à la force est un acte de nécessité, non de volonté ; c'est tout au plus un acte de prudence. En quel sens pourra-ce être un devoir ? Supposons un moment ce prétendu droit. Je dis qu'il n'en résulte qu'un galimatias inexplicable ; car, sitôt que c'est la force qui fait le droit, l'effet change avec la cause : toute force qui surmonte la première succède à son droit. Sitôt qu'on peut désobéir impunément, on le peut légitimement ; et, puisque le plus fort a toujours raison, il ne s'agit que de faire en sorte qu'on soit le plus fort. Or, qu'est-ce qu'un droit qui périt quand la force cesse ? S'il faut obéir par force, on n'a pas besoin d'obéir par devoir ; et si l'on n'est plus forcé d'obéir, on n'y est plus obligé. On voit donc que ce mot de droit n'ajoute rien à la force ; il ne signifie ici rien du tout. Obéissez aux puissances. Si cela veut dire : Cédez à la force, le précepte est bon, mais superflu ; je réponds qu'il ne sera jamais violé. Toute puissance vient de Dieu, je l'avoue ; mais toute

maladie en vient aussi : est-ce à dire qu'il soit défendu d'appeler le médecin ? Qu'un brigand me surprenne au coin d'un bois, non seulement il faut par force donner sa bourse ; mais, quand je pourrais la soustraire, suis-je en conscience obligé de la donner ? Car, enfin, le pistolet qu'il tient est une puissance. Convenons donc que force ne fait pas droit, et qu'on n'est obligé d'obéir qu'aux puissances légitimes. **Jean-Jacques ROUSSEAU, Du Contrat social (1762)**

TEXTE 31

Comme il faut de la vertu dans une république, et dans une monarchie, de l'honneur, il faut de la CRAINTE dans un gouvernement despotique : pour la vertu, elle n'y est point nécessaire, et l'honneur y serait dangereux. Le pouvoir immense du prince y passe tout entier à ceux à qui il le confie. Des gens capables de s'estimer beaucoup eux-mêmes seraient en état d'y faire des révolutions. Il faut donc que la crainte y abatte tous les courages, et y éteigne jusqu'au moindre sentiment d'ambition.

Un gouvernement modéré peut, tant qu'il veut, et sans péril, relâcher ses ressorts. Il se maintient par ses lois et par sa force même. Mais lorsque, dans le gouvernement despotique, le prince cesse un moment de lever le bras ; quand il ne peut pas anéantir à l'instant ceux qui ont les premières places, tout est perdu : car le ressort du gouvernement, qui est la crainte, n'y étant plus, le peuple n'a plus de protecteur. C'est apparemment dans ce sens que des cadis ont soutenu que le grand seigneur n'était point obligé de tenir sa parole ou son serment, lorsqu'il bornait par là son autorité. Il faut que le peuple soit jugé par les lois, et les grands par la fantaisie du prince ; que la tête du dernier sujet soit en sûreté, et celle des bachas toujours exposée. On ne peut parler sans frémir de ces gouvernements monstrueux. Le sophi de Perse, détrôné de nos jours par Mirivéis, vit le gouvernement périr avant la conquête, parce qu'il n'avait pas versé assez de sang. L'histoire nous dit que les horribles cruautés de Domitien effrayèrent les gouverneurs, au point que le peuple se rétablit un peu sous son règne. C'est ainsi qu'un torrent, qui ravage tout d'un côté, laisse de l'autre des campagnes où l'œil voit de loin quelques prairies.

Montesquieu, De l'Esprit des Lois, Livre III, chapitre 9 (1748)

TEXTE 32

Parmi les choses qui existent, certaines dépendent de nous, d'autres non. De nous, dépendent la pensée, l'impulsion, le désir, l'aversion, bref, tout ce en quoi c'est nous qui agissons ; ne dépendent pas de nous le corps, l'argent, la réputation, les charges publiques, tout ce en quoi ce n'est pas nous qui agissons. Ce qui dépend de nous est libre naturellement, ne connaît ni obstacles ni entraves ; ce qui n'en dépend pas est faible, esclave, exposé aux obstacles et nous est étranger. Donc, rappelle-toi que si tu tiens pour libre ce qui est naturellement esclave et pour un bien propre ce qui t'est étranger, tu vivras contrarié, chagriné, tourmenté ; tu en voudras aux hommes comme aux dieux ; mais si tu ne juges rien que ce qui l'est vraiment – et tout le reste étranger –, jamais personne ne saura te contraindre ni te barrer la route ; tu ne t'en prendras à personne, n'accuseras personne, ne feras jamais rien contre ton gré, personne ne pourra te faire de mal et tu n'auras pas d'ennemi puisqu'on ne t'obligera jamais à rien qui pour toi soit mauvais. Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, ce sont les jugements qu'ils portent sur les choses. Ainsi la mort n'a rien de redoutable, autrement elle aurait paru telle à Socrate ; mais le jugement que la mort est redoutable, c'est là ce qui est redoutable. Ainsi donc quand nous sommes contrariés, troublés ou peinés, n'en accusons jamais d'autres que nous-mêmes, c'est-à-dire nos propres jugements. Il est d'un ignorant de s'en prendre à d'autres de ses malheurs ; il est d'un homme qui commence à s'instruire de s'en prendre à lui-même ; il est d'un homme complètement instruit de ne s'en prendre ni à un autre ni à lui-même.

ÉPICTÈTE (vers 50 – vers 130), Manuel

TEXTE 33

L'Etat laisse autant que possible les individus jouer librement, pourvu qu'ils ne prennent pas leur jeu au sérieux, et ne le perdent pas de vue, lui, L'Etat. Il ne peut s'établir d'homme à homme de relations qui ne soient inquiétées sans surveillance d'une intervention supérieure. Je ne puis pas faire tout ce dont je serais capable, mais seulement ce que L'Etat me permet de faire ; je ne puis faire valoir ni mes pensées, ni mon travail, ni en général rien de ce qui est à moi. L'Etat ne poursuit jamais qu'un but : limiter, enchaîner, assujettir l'individu, le subordonner à une généralité quelconque. Il ne peut subsister qu'à condition que l'individu ne soit pas pour soi-même dans le tout ; il implique de toute nécessité la limitation du moi, ma mutilation et mon esclavage. Jamais l'Etat ne propose de stimuler la libre activité de l'individu : la seule activité qu'il encourage est celle qui se rattache au but que lui-même poursuit. L'Etat cherche par sa censure, sa surveillance et sa police, à enrayer toute activité libre ; en jouant ce rôle de bâton dans les roues, il croit (avec raison d'ailleurs, car sa conservation est à ce prix) remplir son devoir. L'Etat veut faire de l'homme quelque chose, il veut le façonner ; aussi l'homme, en tant que vivant dans L'Etat, n'est-il qu'un homme factice ; quiconque veut être soi-même est adversaire de L'Etat et n'est rien. » Il n'est rien « signifie : L'Etat ne l'utilise pas, ne lui accorde aucun titre, aucune commission, etc. »

Max STIRNER (1806 -1856), L'unique et sa propriété, 1844.

TEXTE 34

Le but final de l'instauration d'un régime politique n'est pas la domination, ni la répression des hommes, ni leur soumission au joug d'un autre. Ce à quoi l'on a visé par un tel système, c'est à libérer l'individu de la crainte - de sorte que chacun vive, autant que possible, en sécurité ; en d'autres termes conserve au plus au point son droit naturel de vivre et d'accomplir une action (sans nuire ni à soi-même ni à autrui). Non, je le répète, le but poursuivi ne saurait être de transformer des hommes raisonnables en bêtes ou en automates ! Ce qu'on a voulu leur donner, c'est, bien plutôt, la pleine latitude de s'acquitter dans une sécurité parfaite des fonctions de leur corps et de leur esprit. Après quoi, ils seront en mesure de raisonner plus librement, ils ne s'affronteront plus avec les armes de la haine, de la colère, de la ruse et ils se traiteront mutuellement sans injustice. Bref, le but de l'organisation en société, c'est la liberté !

Baruch SPINOZA, Ethique, (1677)

TEXTE 35

La religion, qui est fondée simplement sur la théologie, ne saurait contenir quelque chose de moral. On n'y aura d'autres sentiments que celui de la crainte, d'une part, et l'espoir de la récompense de l'autre, ce qui ne produira qu'un culte superstitieux. Il faut donc que la moralité précède et que la théologie la suive, et c'est là ce qui s'appelle la religion. La loi considérée en nous s'appelle la conscience. La conscience est proprement l'application de nos actions à cette loi. Les reproches de la conscience resteront sans effet, si on ne les considère pas comme les représentants de Dieu, dont le siège sublime est bien élevé au-dessus de nous, mais qui a aussi établi en nous un tribunal. Mais d'un autre côté, quand la religion ne se joint pas à la conscience morale, elle est aussi sans effet. Comme on l'a déjà dit, la religion, sans la conscience morale est un culte superstitieux. On pense servir Dieu en le louant, par exemple, en célébrant sa puissance, sa sagesse, sans songer à remplir les lois divines, sans même connaître cette sagesse et cette puissance et sans les étudier. On cherche dans ces louanges comme un narcotique pour sa conscience, ou comme un oreiller sur lequel on espère reposer tranquillement.

Emmanuel KANT

TEXTE 36

La religion est en réalité la conscience et le sentiment propre de l'homme qui, ou bien ne s'est pas encore trouvé, ou bien s'est déjà reperdu. Mais l'homme n'est pas un être abstrait, extérieur au monde réel. L'homme, c'est le monde de l'homme, l'État, la société. Cet État, cette société produisent la religion, une conscience erronée du monde, parce qu'ils constituent eux-mêmes un monde faux. La religion est la théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous une forme populaire, son point d'honneur spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément solennel, sa raison générale de consolation et de justification. C'est la réalisation fantastique de l'essence humaine, parce que l'essence humaine n'a pas de réalité véritable. La lutte contre la religion est donc par ricochet la lutte contre ce monde, dont la religion est l'arôme spirituel. La misère religieuse est, d'une part, l'expression de la misère réelle, et, d'autre part, la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple. Le véritable bonheur du peuple exige que la religion soit supprimée en tant que bonheur illusoire du peuple.

Karl Heinrich Marx, Contribution à la Critique de la philosophie du Droit de Hegel (1843), Traduction de Jules Molitor, Éditions Allia 1998, Page 1.

TEXTE 37

« (...) C'est pourquoi nous disons que la liberté de l'homme est plus exactement dans les meilleurs cas, une libération perpétuelle ; on doit renouveler sa liberté tous les jours comme on ferait pour une foi quelconque. Seules nos œuvres quotidiennes de libération parleront de notre liberté. Ici aussi, et comme pour la foi, nombreux sont ceux qui s'imaginent libres et qui sont en réalité des esclaves qui s'ignorent. Un tel sort de prison et se dit libre enfin ! Mais il n'a plus d'emploi, donc de ressources pour sa subsistance quotidienne. Il n'est pas libre ; car cette situation de pauvreté et de dénuement réduit ses capacités d'épanouissement, il sera l'esclave du pain quotidien aussi longtemps que son ventre affamé ne lui laissera pas le loisir de s'occuper d'autre chose. »

Ebénézer Njoh Mouelle, De la médiocrité à l'excellence

TEXTE 38

Le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de chose. C'est ce que chacun sait depuis hier grâce au formidable concert que la radio, les journaux et les agences d'information viennent de déclencher au sujet de la bombe atomique. On nous apprend, en effet, au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes, que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique. Nous nous résumerons en une phrase: la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques. Déjà, on ne respirait pas facilement dans ce monde torturé. Voici qu'une angoisse nouvelle nous est proposée, qui a toutes les chances d'être définitive. On offre sans doute à l'humanité sa dernière chance.

Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous apercevons encore mieux que la paix est le seul combat qui vaille d'être mené. Ce n'est plus une prière, mais un ordre qui doit monter des peuples vers les gouvernements, l'ordre de choisir définitivement entre l'enfer et la raison. »

Albert CAMUS, éditorial de « *Combat* », 8 août 1945.

TEXTE 39

Il est de la plus haute importance que les enfants apprennent à travailler. L'homme est le seul animal qui doit travailler. Il lui faut d'abord beaucoup de préparation pour en venir à jouir de ce qui est suppose par sa conservation. La question est de savoir si le Ciel n'aurait pas pris soin de nous avec plus de bienveillance, en nous offrant toutes les choses déjà préparées, de telle sorte que nous ne serions pas obliges de travailler, doit assurément recevoir une réponse négative : l'homme, en effet, a besoin d'occupations et même de celles qui impliquent une certaine contrainte. Il est tout aussi faux de s'imaginer que si Adam et Eve étaient demeurés au Paradis, ils n'auraient rien fait d'autre que d'être assis ensemble, chanter des chants pastoraux et contempler la beauté de la nature. L'ennui les eut tortures tout aussi bien que d'autres hommes dans une situation semblable.

L'homme doit être occupé de telle manière qu'il soit rempli par le but qu'il a devant les yeux, si bien qu'il ne se sente plus lui-même et que le meilleur repos soit pour lui celui qui suit le travail. Ainsi l'enfant doit être habitué à travailler. Et ou donc le penchant au travail doit-il être cultivé, si ce n'est à l'école ? L'école est une culture par contrainte. Il est extrêmement mauvais d'habituer l'enfant à tout regarder comme un jeu.

Emmanuel Kant, Réflexions sur l'éducation, (1776)

TEXTE 40

« La passion est tenue pour une chose qui n'est pas bonne, qui est plus ou moins mauvaise : l'homme ne doit pas avoir des passions. Mais passion n'est pas tout à fait le mot qui convient pour ce que je veux désigner ici. Pour moi, l'activité humaine en général, dérive d'intérêts particuliers, de fins spéciales ou, si l'on veut, d'intentions égoïstes, en ce sens que l'homme met toute l'énergie de son vouloir et de son caractère au service de ces buts en leur sacrifiant tout ce qui pourrait être un autre but, ou plutôt en leur sacrifiant le reste. Ce contenu particulier coïncide avec la volonté de l'homme au point qu'il en constitue toute la détermination et en est inséparable : c'est par là qu'il est ce qu'il est. Je dirai donc passion entendant par là la détermination particulière du caractère dans la mesure où ces déterminations du vouloir n'ont pas un contenu purement privé, mais constituent l'élément actif qui met en branle des actions universelles... Nous disons que rien ne s'est fait sans être soutenu par l'intérêt de ceux qui y ont collaboré ; cet intérêt, nous l'appelons passion lorsque, refoulant tous les autres intérêts ou buts, l'individualité tout entière se projette en un objet avec les fibres intérieures de son vouloir et concentre dans ce but ses forces et tous ses besoins et toutes ses forces. En ce sens, nous devons dire que rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion ».

Hegel, La raison dans l'histoire, (1837)

TEXTE 41

J'essaie d'encourager les gens à penser de façon autonome, à remettre en question les idées communément admises. Ne prenez pas vos présomptions pour des faits acquis. Commencez par adopter une position critique envers toute idée « politiquement correcte ». Forcez-la à se justifier. La plupart du temps, elle n'y arrive pas. Soyez prêts à poser des questions sur tout ce qui est considéré comme un fait acquis. Essayez de penser par vous-même. Il y a beaucoup d'information en circulation. Vous devez apprendre à juger, à évaluer et à comparer les choses. Il vous faudra faire confiance à certaines choses, sinon vous ne pourriez pas survivre. Mais lorsqu'il s'agit de choses importantes, ne faites pas confiance. Dès que vous lisez quelque chose d'anonyme, il faut se méfier. Si vous lisez dans la presse que l'Iran défie la communauté internationale, demandez-vous qui est la communauté internationale ? [...] C'est Washington et tous ceux qui se trouvent être en accord avec lui. C'est le genre de choses que vous pouvez découvrir par vous-mêmes, mais pour ça il faut travailler. Et c'est pareil pour tous les sujets, les uns après les autres.

Noam Chomsky (né en 1928)

TEXTE 42

L'autorité de l'État est à la mesure des moyens dont il dispose pour obliger les individus à suivre ses décisions. Telle serait la position de Rousseau explicitement précisée par Kant. La structure étatique est avant tout un gigantesque appareil de contrainte. Elle repose essentiellement sur la force armée organisée, dont elle se réserve le droit exclusif de pouvoir se doter. Cette institutionnalisation de la contrainte à travers l'État s'impose à un niveau du développement de la vie collective où les contradictions entre les individus regroupés en associations d'intérêts menacent l'équilibre général de la société. La classe sociale dominante du moment se donne, à travers l'État, les conditions pour asseoir à jamais son contrôle sur les autres. La concentration de la force coercitive dans le cadre de l'État est d'autant plus nécessaire que le groupe social triomphant est le plus fort économiquement, mais pas le plus nombreux. L'instauration et le renforcement de l'autorité étatique suppléent la faiblesse numérique de la classe sociale dominante, pour instaurer l'ordre à l'intérieur de la collectivité. Faut-il ainsi retenir que c'est la crainte de la mort qui est, en définitive, le ressort sur lequel repose l'ascendant de l'État sur les individus organisés dans la société civile ? L'État est certes le cadre de concentration d'une capacité de destruction qui défie l'imagination d'un homme pris isolément. Un fait demeure pourtant certain : la menace de la disparition physique qu'il est censé institutionnaliser n'a jamais empêché les révolutions de se produire **Dr Mahamadé Savadogo, *État et société civile* (2003) Page 11**

TEXTE 43

Nos contemporains sont incessamment travaillés par deux passions ennemies : ils sentent le besoin d'être conduits et l'envie de rester libres. Ne pouvant détruire ni l'un ni l'autre de ces instincts contraires, ils s'efforcent de les satisfaire à la fois tous les deux. Ils imaginent un pouvoir unique, tutélaire, tout-puissant, mais élu par les citoyens. Ils combinent la centralisation et la souveraineté du peuple. Cela leur donne quelque relâche. Ils se consolent d'être en tutelle, en songeant qu'ils ont eux-mêmes choisi leurs tuteurs. Chaque individu souffre (1) qu'on l'attache, parce qu'il voit que ce n'est pas un homme ni une classe, mais le peuple lui-même, qui tient le bout de la chaîne. Dans ce système, les citoyens sortent un moment de la dépendance pour indiquer leur maître, et y rentrent. Il y a, de nos jours, beaucoup de gens qui s'accommodent très aisément de cette espèce de compromis entre le despotisme administratif et la souveraineté du peuple, et qui pensent avoir assez garanti la liberté des individus, quand c'est au pouvoir national qu'ils la livrent. Cela ne me suffit point. La nature du maître m'importe bien moins que l'obéissance. **Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*. (1835)**

TEXTE 44

Il faut faire droit à la littérature orale. Réduire la philosophie à l'ensemble des textes philosophiques écrits relèverait d'une sorte de « fétichisme de l'écriture » (reproche qu'on a cru pouvoir me faire suite à un malentendu évident). A priori, la littérature philosophique africaine comprend aussi la littérature orale. Les Sénégalais citent volontiers un penseur wolof du XVII^e siècle, Kocce Barma, à qui l'on doit un corpus remarquable de proverbes. De son côté, Amadou Hampaté Bâ a rendu immortelle la mémoire de son maître Tierno Bokar, le « sage de Bandiagara », en écrivant sa biographie. Mon regretté collègue Odera Oruka, de l'Université de Nairobi, s'est rendu célèbre voici quelques années en allant à la rencontre des « sages » des campagnes et des villes pour les écouter, les enregistrer, les transcrire et se convaincre, sur leur exemple, de l'existence réelle d'une « philosophical sagacity », d'une sagesse philosophique. La cause, en tout cas, est entendue : point n'est besoin d'écriture pour que se développe dans une société l'esprit philosophique au sens de Voltaire ou de Socrate, le non-conformisme social et idéologique. La vraie question, cependant, est celle-ci : quel traitement faut-il appliquer aujourd'hui à cet héritage oral ? Doit-on le laisser en l'état ou doit-on le transcrire ? Ce qu'on observe partout, de Dakar à Nairobi en passant par Bandiagara, au Mali, c'est que l'ère de la transcription a depuis longtemps commencé, et que les meilleurs défenseurs de l'oralité sont les premiers à se livrer à cet exercice. Les autres, qui s'en tiennent à l'affirmation idéologique de la supériorité de l'oral sur l'écrit, mènent un combat d'arrière-garde. **Paulin Houtondji**

TEXTE 45

Penser, c'est dire non. Remarquez que le signe du oui est d'un homme qui s'endort ; au contraire le réveil secoue la tête et dit non. Non à quoi ? Au monde, au tyran, au prêcheur ? Ce n'est que l'apparence. En tous ces cas-là, c'est à elle-même que la pensée dit non. Elle rompt l'heureux acquiescement. Elle se sépare d'elle-même. Elle combat contre elle-même. Il n'y a pas au monde d'autre combat. Ce qui fait que le monde me trompe par ses perspectives, ses brouillards, ses chocs détournés, c'est que je consens, c'est que je ne cherche pas autre chose. Et ce qui fait que le tyran est maître de moi, c'est que je respecte au lieu d'examiner. Même une doctrine vraie, elle tombe au faux par cette somnolence. C'est par croire que les hommes sont esclaves. Réfléchir, c'est nier ce que l'on croit. Qui croit ne sait même plus ce qu'il croit. Qui se contente de sa pensée ne pense plus rien.

Émile CHARTIER dit ALAIN (1868-1951)

TEXTE 46

Le doute est le sel de l'esprit : sans la pointe du doute, toutes les connaissances sont bientôt pourries. J'entends aussi bien les connaissances les mieux fondées et les plus raisonnables. Douter quand on s'aperçoit qu'on s'est trompé ou que l'on a été trompé, ce n'est pas difficile : je voudrais même dire que cela n'avance guère ; ce doute forcé est comme une violence qui nous est faite ; aussi c'est un doute triste : c'est un doute de faiblesse ; c'est un regret d'avoir cru, et une confiance trompée. Le vrai c'est qu'il ne faut jamais croire, et qu'il faut examiner toujours. L'incrédulité n'a pas encore donné sa mesure. Croire est agréable. C'est une ivresse dont il faut se priver. Ou alors dites adieu à liberté, à justice, à paix.

Émile CHARTIER dit ALAIN (1868-1951) Texte donné au baccalauréat. Espagne, juin 90, série A.

TEXTE 47

Le coupe-papier est à la fois un objet qui se produit d'une certaine manière et qui, d'autre part, a une utilité définie ; et on ne peut pas supposer un homme qui produirait un coupe-papier sans savoir à quoi l'objet va servir. Nous dirons donc que, pour le coupe-papier, l'essence - c'est-à-dire l'ensemble des recettes et des qualités qui permettent de le produire et de le définir - précède l'existence, et ainsi la présence, en face de moi, de tel coupe-papier ou de tel livre est déterminée. Nous avons donc là une vision technique du monde, dans laquelle on peut dire que la production précède l'existence. [...] L'existentialisme athée, que je représente, est plus cohérent. Il déclare que si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et que cet être c'est l'homme ou, comme dit Heidegger, la réalité humaine. Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est seulement, non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut, et comme il se conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence ; l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait.

Jean-Paul Sartre, L'existentialisme est un humanisme (1946), Éd. Nagel, 1970

TEXTE 48

À un prince, donc, il n'est pas nécessaire d'avoir en fait toutes les susdites qualités, mais il est bien nécessaire de paraître les avoir. Et même, j'oserai dire ceci : que si on les a et qu'on les observe toujours, elles sont dommageables ; et que si l'on paraît les avoir, elles sont utiles ; comme de paraître pitoyable, fidèle, humain, droit, religieux, et de l'être ; mais d'avoir l'esprit édifié de telle façon que, s'il faut ne point l'être, tu puisses et sache devenir le contraire. Et il faut comprendre ceci : c'est qu'un prince, et surtout un prince nouveau, ne peut observer toutes ces choses pour lesquelles les hommes sont tenus pour bons, étant souvent contraint, pour maintenir l'État, d'agir contre la foi, contre la charité, contre l'humanité, contre la religion. Aussi faut-il qu'il ait un esprit disposé à tourner selon que les vents de la fortune et les variations des choses le lui commandent, et comme j'ai dit plus haut, ne pas s'écarter du bien, s'il le peut, mais savoir entrer dans le mal, s'il le faut. Il faut donc qu'un prince ait grand soin qu'il ne lui sorte jamais de la bouche chose qui ne soit pleine des cinq qualités susdites, et qu'il paraisse, à le voir et l'entendre, toute miséricorde, toute bonne foi, toute droiture, toute humanité, toute religion. Qu'un prince, donc, fasse en sorte de vaincre et de maintenir l'État : les moyens seront toujours jugés honorables et loués d'un chacun. *Nicolas Machiavel, Le Prince (1513), chap. XVIII, trad. Y. Lévy, Éd. Flammarion, 1980, pp. 142-143.*

TEXTE 49

On découvre aisément d'où naît la passion d'un peuple pour la liberté. L'expérience prouve que jamais les peuples n'ont accru et leur richesse et leur puissance sauf sous un gouvernement libre. Et vraiment on ne peut voir sans admiration Athènes, délivrée de la tyrannie (...), s'élever en moins de cent ans à une telle grandeur. Mais plus merveilleuse encore est celle à laquelle s'éleva Rome après l'expulsion de ses rois. Ces progrès sont faciles à expliquer : c'est le bien général et non l'intérêt particulier qui fait la puissance d'un État ; et sans contredit on n'a vraiment en vue le bien public que dans les républiques : quoi que ce soit qui contribue à ce bien commun, on l'y réalise ; et si parfois on lèse ainsi quelques particuliers, tant de citoyens y trouvent de l'avantage qu'ils peuvent toujours passer outre à l'opposition du petit nombre des citoyens lésés. C'est le contraire qui se passe sous le gouvernement d'un prince : le plus souvent, son intérêt particulier est en opposition avec celui de l'État. *Machiavel, Discours sur la première décade de Tite-Live*

TEXTE 50

Quel but l'homme poursuit-il en imitant la nature ? Celui de s'éprouver lui-même, de montrer son habileté et de se réjouir d'avoir fabriqué quelque chose ayant une apparence naturelle. (...) Mais cette joie et cette admiration de soi-même ne tardent pas à tourner en ennui et mécontentement, et cela d'autant plus vite et plus facilement que l'imitation reproduit plus fidèlement le modèle naturel. Il y a des portraits dont on a dit assez spirituellement qu'ils sont ressemblants jusqu'à la nausée. D'une façon générale, la joie que procure une imitation réussie ne peut être qu'une joie très relative, car dans l'imitation de la nature le contenu, la matière sont des données qu'on a que la peine d'utiliser. L'homme devrait éprouver une joie plus grande en produisant quelque chose qui soit bien de lui, quelque chose qui lui soit particulier et dont il puisse dire qu'il est sien. Tout outil technique, un navire par exemple ou, plus particulièrement, un instrument scientifique doit lui procurer plus de joie, parce que c'est sa propre œuvre, et non une imitation. Le plus mauvais outil technique a plus de valeur à ses yeux ; il peut être fier d'avoir inventé le marteau, le clou, parce que ce sont des inventions originales, et non imitées. L'homme montre mieux son habileté dans des productions surgissant de l'esprit qu'en imitant la nature.

Hegel



TROISIEME PARTIE

Section 1

**Exemples de sujets traités :
dissertation philosophique**

Sujet 1: *Les applications de la science sont indéniablement utiles pour l'humanité. Mais, on constate de plus en plus que, dans certains domaines, leurs conséquences font peser sur l'espèce humaine et sur l'environnement de lourdes menaces.*

En vous appuyant sur le contexte du Burkina Faso, quel commentaire peut-on faire de cette affirmation?

INTRODUCTION

La science a permis à l'homme de devenir comme *maître et possesseur de la nature* mais il est à noter qu'elle est aussi à la base de la perte progressive de l'humanité. Elle est donc un couteau à double tranchant et donne raison à Nietzsche quand il affirme que « *la science est le magnifique moyen pour l'humanité de s'anéantir elle-même* ». Nous avons enregistré des avancées notables, mais la menace s'est terriblement accrue, dans beaucoup de domaines. La science a-t-elle rendu service à l'Homme? Ne l'a-t-elle pas condamné dans une certaine mesure? Que faut-il alors pour une situation moins désastreuse, si l'idée de désastre est avérée? Ce constat nuancé expose de nouveau le problème de la menace technologique sur l'équilibre social et environnemental.

La première partie a pour rôle de planter le décor en amenant le sujet (préambule), puis à travers l'insertion du sujet et le problème, qui découle d'une problématique à trois questions, préfigurant les trois temps du développement

Dans notre travail, nous ferons d'abord ressortir les points positifs de la science, avant d'en évoquer la menace, prenant bien sûr appui sur le contexte du Burkina Faso. Enfin, pour éviter tout étalage fataliste, nous tenterons d'élaborer des pistes de solutions en vue de faire reculer le spectre de la menace

Ici le plan est clair et les intentions sont dévoilées suivent une chronologie, sans pour autant traiter le sujet dans l'introduction

THESE

Les applications de la science ont changé de façon radicale la vie des hommes et introduit de nouvelles habitudes. Elles présentent des points positifs dignes d'intérêt.

***Idée directrice
ou IPP***

D'abord, nous pouvons noter que les applications de la science ont permis à l'Homme de maîtriser et de mieux commander la Nature, l'Univers. Source de spéculations mythologiques dans la Grèce Antique, la Nature a fini par dévoiler son secret devant un nouveau maître qui la tenait par la science et la technique. A travers un ensemble rigoureux de lois et une pratique sans cesse améliorée, l'homme a fini par devenir « *maître et possesseur de la nature* », pour emprunter les termes de Descartes.

Ensuite grâce aux applications de la science, l'homme a fini par repousser les limites de l'ignorance et étendu le secteur du connu. Aucune loi de la nature n'échappe désormais à l'Homme, qui voit dans la technique l'ultime rempart contre l'inconnu et contre ce qu'il ne maîtrise pas d'abord. Le mystère a fini par devenir une relique du passé, car la science a posé les bases universelles de la connaissance, voire de la maîtrise sans failles de l'univers.

***Bloc
argumentatif***

Enfin à travers la technique, de profondes mutations sociales sont opérées; les conditions de vie connaissent une nette amélioration, la distance ne constitue plus un problème et même la médecine a fini par avoir raison de la Grande Faucheuse. Tous les domaines de la vie ont connu une nette amélioration et ce, de manière à forcer l'admiration des plus sceptiques dont Rousseau. Celui-ci laisse entendre que: « *C'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir du néant par ses propres efforts* ».

ANTITHESE

Cependant, malgré tous ces hauts faits, la technique a fini par introduire la menace à plusieurs niveaux.

***Idée directrice
ou IPP***

D'une part, il y a que les applications de la science ont réussi à « diminuer » l'homme au point de lui voler une bonne partie de sa dignité. Sachant qu'il maîtrise mieux la génétique, l'homme s'est permis des expériences tout à fait déshumanisantes et avilissantes. Einstein ne demande pas plus que des boutiques d'organes humains, des mères-porteuses avant de faire comprendre que: « *La technique mal utilisée est comme une hache dans la main d'un criminel* ». L'artifice, le superficiel ont pris le dessus et un retour à la normale semble utopique.

Par ailleurs, l'environnement en pâtit énormément, car nous sommes dans une société de consommation. Avant consommation, production. Qui parle de production parle industrie et déjà la pollution se profile à l'horizon. Même si dans le contexte burkinabé nous ne sommes pas industrialisés à outrance, nous subissons quand même les revers des changements climatiques. Le soleil est de plus en plus dur et les pluies, rares au moment opportun, torrentielles au mauvais moment. Le recours aux organismes Génétiquement modifiés (OGM) présage les famines futures et la dévalorisation progressive du naturel, du bio. (**Monsanto**)

***Bloc
argumentatif***

Outre cela, le tissu social a pris un coup, car les rapports humains sont dépourvus de « convivialité » pour reprendre Ivan ILLICH, et d'humanité. Les rapports sont éphémères, virtuels et n'inspirent plus un meilleur vivre-ensemble. Les relations humaines sont caractérisées par la froideur, résultante des exigences d'une société de consommation, société dans laquelle les hommes courent contre la montre. Cette situation nous rappelle les propos d'un personnage de ***In time***, un film à portée philosophique, paru en 2011 : « Je n'ai pas le temps, et je n'ai pas le temps de me demander pourquoi »

SYNTHESE

Cependant, nous ne devons pas être fatalistes, car des pistes de solutions demeurent.

***Idee directrice
ou IPP***

Dans un premier temps, il nous faut, pour emprunter le vocabulaire du camillien Jacques Simporé, « une éthique de la recherche ». Nous irons plus loin, pour exiger une *éthique de l'application*. Nous nous dirigeons vers notre perte si nous n'usons pas d'un minimum de bon sens dans l'application de la science. A travers cette éthique, seront jugées les applications de la science en fonction des besoins du moment et le souci de préserver la liberté et la dignité humaines.

En plus de cela, l'humanité actuelle, doit freiner sa marche vers une société de consommation et son culte démesuré du progrès. Nous devons songer à ces générations après nous et nous sentir responsables de leur avenir en adoptant des résolutions fortes et empreintes d'écocitoyenneté. L'homme d'aujourd'hui devra apprendre à stopper son avidité énergétique pour que la menace sur l'environnement soit stoppée. L'homme est en réalité le seul animal dangereux pour l'écosystème. Il faut l'empêcher de nuire à la Nature et à lui-même...

***Bloc
argumentatif***

En dernier lieu, les méfaits sur le plan social des applications de la science doivent être corrigés dans les mentalités même des hommes. La cellule nucléaire qu'est la famille, des valeurs comme la solidarité et la responsabilité mutuelle, doivent être promues. Les pays du tiers-Monde devront faire front unique contre les velléités des pays développés à développer l'énergie nucléaire, car elle est la poudrière future du monde. D'ailleurs, selon Albert Jacquard : « *Le nucléaire est un cadeau empoisonné* »

CONCLUSION

Au terme de cette modeste analyse, il ressort que les applications de la science sont à la fois positives et négatives pour l'humanité. Elles l'ont libéré de moult contraintes, mais elles l'ont enfermé dans le cercle vicieux de la consommation et de la dépendance vis-à-vis de ce qu'il avait créé. On peut se rappeler de façon anecdotique la situation qui a prévalu dans **I, Robot** de Will Smith, lorsque les robots, invention de l'Homme avaient fini par prendre leurs maîtres en otage.

Bilan

Cette dualité qui se dessine au niveau de l'impact de la science, oblige donc à les employer avec précaution et à ne pas se laisser gagner par l'idolâtrie du progrès. C'est à l'homme de faire le bon choix s'il veut léguer quelque chose aux générations futures.

Position

Cependant, peut-on être pleinement éco-citoyen quand la dépendance vis-à-vis des fruits du progrès nous oblige à agir autrement?

Perspective

Sujet 3	Le citoyen doit-il obéir à l'Etat ou à sa conscience ?	
I	Reformulation	Le citoyen doit-il se soumettre à (la volonté de) l'Etat ou à sa propre volonté ? Le citoyen doit-il faire fi de la volonté de l'Etat ?
II	Problématique	✓ Question 1 : Dans quelles mesures le citoyen doit-il se soumettre à l'Etat ? ✓ Question 2 : Est-il parfois salulaire pour le citoyen de soumettre prioritairement à sa propre volonté ? ✓ Question 3 : Les intérêts individuels et collectifs sont-ils inconciliables ?
III	Problème posé	➤ La hiérarchie entre volonté individuelle et générale ➤ Le bien-fondé de la soumission à l'Etat
IV	Plan du travail	▪ Thèse : Il faut se soumettre à l'Etat ▪ Antithèse : La soumission à l'Etat mutile (aliène) l'individu ▪ Synthèse : On peut (tenter de) concilier volonté du citoyen et celle de l'Etat
Sujet 4	Faut-il vivre pour les autres ?	
I	Reformulation	Faut-il vivre pour autrui ? L'autre est-il ma raison de vivre ? Devons-nous mettre nos vies au service des autres ?
II	Problématique	✓ Question 1 : Faut-il vivre pour servir les autres ? ✓ Question 2 : Ne devons-nous pas poursuivre d'autres buts ? ✓ Question 3 : Peut-on concilier altruisme et prudence ?
III	Problème posé	➤ La finalité de la vie en société ➤ La valeur d'autrui : moyen ou fin ?
IV	Plan du travail	▪ Thèse : A priori, vivre pour soi est bénéfique/sans danger ▪ Antithèse : L'exaltation vient de l'altruisme ▪ Synthèse : Il faut laisser la prudence gouverner nos pas vers les autres
Réussir en Philosophie Page 50		

Sujet 5		
La diversité des langues est-elle un obstacle à la coexistence pacifique des peuples ?		
I	Reformulation	La diversité linguistique empêche-t-elle les hommes de vivre en toute harmonie ?
II	Problématique	✓ Question 1 : Dans quelles mesures la diversité linguistique est-elle un obstacle au vivre-ensemble ? ✓ Question 2 : Faut-il voir exclusivement cette diversité comme un frein ? ✓ Question 3 : La coexistence pacifique se construit-elle seulement par la communauté de langue ?
III	Problème posé	➤ Le bien-fondé de la diversité linguistique ➤ L'influence de la diversité des langues sur les rapports inter- humains
IV	Plan du travail	▪ Thèse : la diversité des langues sape l'harmonie, la paix et annihile tout espoir de vivre ensemble ▪ Antithèse : la diversité des langues est un facteur de coexistence pacifique, une richesse incommensurable... ▪ Synthèse : la coexistence pacifique exige bien plus qu'une communauté de langue...
Sujet 6		
La technique est-elle le libérateur tant attendu par l'humanité ?		
I	Reformulation	La technique a-t-elle libéré l'Homme ? L'Homme a-t-il enfin le salut, à travers/grâce à la technique ?
II	Problématique	✓ Question 1 : Dans quelles mesures peut-on affirmer que la technique a libéré l'Homme ? ✓ Question 2 : N'a-t-elle pas, dans une certaine mesure, accentué, son esclavage, perpétué sa misère ? ✓ Question 3 : Que nous reste-il à faire pour mettre la technique au service de l'humanité ?
III	Problème posé	➤ L'influence/l'impact de la technique sur la liberté humaine ➤ La capacité de la technique à libérer l'Homme et à réaliser son bonheur intégral
IV	Plan du travail	▪ Thèse : La technique comme libérateur de l'Homme ▪ Antithèse : la technique comme nouveau maître de l'homme ▪ Synthèse : Conditions d'une technique au service de l'humanité
Réussir en Philosophie Page 51		

Sujet 7	La passion est-elle le symbole de la misère ou de la grandeur de l'Homme ?	
I	Reformulation	La passion est-elle la marque de notre grandeur ? La passion est-elle la preuve que l'Homme est misérable ou qu'il est sublime ?
II	Problématique	✓ Question 1 : En quoi la passion est-elle l'expression de notre misère ? ✓ Question 2 : N'est-elle pas parfois le reflet de notre grandeur ? ✓ Question 3 : Y a-t-il un gain à maîtriser les passions ?
III	Problème posé	➤ La valeur des passions ➤ L'incidence des passions sur la nature humaine
IV	Plan du travail	▪ Thèse : La passion reflète la misère de l'Homme, à priori ▪ Antithèse : La passion exalte et élève l'Homme ▪ Synthèse : La maîtrise des passions est la base de la véritable grandeur de l'Homme
Sujet 8	Le travail humanise t-il l'Homme ?	
I	Reformulation	Le travail nous rend-il plus humains ? L'homme devient-il plus homme à travers le travail ?
II	Problématique	✓ Question 1 : Dans quelles mesures le travail rend-il l'Homme plus humain ? ✓ Question 2 : N'est-il pas à la base de son aliénation ? ✓ Question 3 : Quelles sont les conditions pour le bonheur réel de l'Homme ?
III	Problème posé	➤ Le bien-fondé du travail ➤ La nature/l'impact du travail sur l'Homme
IV	Plan du travail	▪ Thèse : le travail comme facteur d'humanisation ▪ Antithèse : le travail comme source d'aliénation ▪ Synthèse : le bonheur de l'homme, son humanisation est fonction de la société et non du travail
Réussir en Philosophie Page 52		

Sujet 9		
L'Etat sert-il toujours l'intérêt du peuple ?		
I	Reformulation	Le peuple est-il réellement au cœur des préoccupations des gouvernants ? Les gouvernants ont-ils le souci de servir les citoyens ?
II	Problématique	✓ Question 1 : En quoi peut-on affirmer que l'Etat sert les citoyens ? ✓ Question 2 : N'est-il pas parfois le reflet des intérêts égoïstes des dirigeants ? ✓ Question 3 : Y a-t-il un gain à le mettre totalement au service des citoyens ?
III	Problème posé	➤ La finalité de l'Etat ➤ La nature réelle de l'Etat
IV	Plan du travail	▪ Thèse : L'Etat est au service des citoyens, en principe ▪ Antithèse : Le service des citoyens par l'Etat est une pure arnaque ▪ Synthèse : L'on gagnerait en paix et stabilité, en mettant réellement l'Etat au service des citoyens

SPECIAL BAC 2018

Sujet 10	L'Homme peut-il se passer de transformer la nature ?	
I	Reformulation	L'Homme peut-il vivre sans modifier son environnement ? L'Homme peut-il s'empêcher de transformer son milieu de vie ? La technique est-elle un luxe ?
II	Problématique	✓ Question 1 : En quoi la passion est-elle l'expression de notre misère ? ✓ Question 2 : N'est-elle pas parfois le reflet de notre grandeur ? ✓ Question 3 : Y a-t-il un gain à maîtriser les passions ?
III	Problème posé	➤ Le rapport à établir entre l'Homme et la Nature : soumission ou transformation ? ➤ La valeur et le bien fondé de la technique (action de l'Homme sur le milieu, la nature)
IV	Plan du travail	▪ Thèse : la transformation de la nature est une nécessité ▪ Antithèse : l'Homme se doit de vivre en harmonie avec la nature, sans chercher à la modifier ▪ Synthèse : Il faut aller vers une transformation rationnelle de la nature, ayant pour souci l'équilibre de l'écosystème...
Développement		▪ THESE : A priori, l'Homme peut se passer de la transformation de la nature ✓ <i>La nature est d'une perfection indépassable</i> ✓ <i>L'Homme doit se soumettre aux principes de la Nature, qui lui procure déjà tout</i> ✓ <i>Toute action humaine est une profanation de la nature, une mise en péril de l'équilibre de celle-ci.</i> ▪ ANTITHESE : la transformation de la nature est une nécessité ✓ <i>La nature est hostile à l'Homme ; il doit la transformer pour en devenir maître et possesseur</i> ✓ <i>Les besoins de l'homme sont illimités et leur satisfaction passe par une transformation de la nature</i> ✓ <i>Pour le progrès de la science et de la technique, la nature soit subir la volonté de l'Homme</i> ▪ SYNTHESE : Il faut préconiser une transformation rationnelle de la nature ✓ <i>La non transformation est anti-progrès</i> ✓ <i>La transformation anarchique est aliénante et dangereuse</i> ✓ <i>Il faut opter pour une transformation qui tienne compte de l'équilibre de l'écosystème et des générations futures</i>

Sujet 11		
Est-il légitime de s'opposer parfois à l'autorité de l'Etat ?		
I	Reformulation	Est-il parfois juste de défier l'Etat ? Faut-il parfois aller à l'encontre de l'Etat ? Faut-il par moment s'opposer à l'Etat ?
II	Problématique	✓ Question 1 : En quoi faut-il se soumettre à l'Etat ? ✓ Question 2 : N'est-il pas parfois impérieux de s'opposer à l'Etat ? ✓ Question 3 : Faut-il aller vers un nouveau contrat entre Etat et citoyens ?
III	Problème posé	➤ Les limites de l'obéissance à l'Etat ➤ Le bien-fondé de la soumission à l'Etat ➤ La soumission à l'Etat : aveugle ou réfléchi ? Totale ou partielle ? Inconditionnelle ou conditionnée ?
IV	Plan du travail	▪ Thèse : L'autorité de l'Etat ne souffre d'aucune contestation, à priori ▪ Antithèse : le salut du citoyen se trouve parfois dans la désobéissance (civile/organisée) ▪ Synthèse : il faut un nouveau contrat entre citoyens et Etat qui implique davantage les citoyens et annihile la force de l'Etat...

Sujet 12		
La psychanalyse révèle t-elle la misère de l'Homme ?		
I	Reformulation	La psychanalyse remet-elle en cause l'image sublime/éblouissante que l'Homme a de lui-même ?
II	Problématique	✓ Question 1 : la psychanalyse, le souffre-douleur de l'Homme ? ✓ Question 2 : N'est-elle pas au contraire, le miroir de sa grandeur ? impérieux de s'opposer à l'Etat ? ✓ Question 3 : Faut-il dépasser la psychanalyse ?
III	Problème posé	➤ Le statut de l'Homme à l'épreuve de la psychanalyse
IV	Plan du travail	▪ Thèse : Psychanalyse=miroir de la misère humaine ▪ Antithèse : Psychanalyse=miroir de la grandeur humaine ▪ Synthèse : La psychanalyse comme opportunité de connaissance de l'Homme à dépasser

Sujet 2 :

« L'éducation est l'ensemble des connaissances que l'on reçoit des autres en vue de devenir soi-même » Qu'en pensez-vous?

INTRODUCTION

Tout homme aspirant à vivre en société et de façon respectable, se doit de faire montre de certaines aptitudes et qualités acquises de par son éducation. C'est à ce sein qu'il s'arrache le respect des autres membres de la société. L'éducation voit son importance dans ce contexte et le sujet le martèle encore, affirmant que l'éducation est l'ensemble des connaissances reçues des autres, nous permettant de nous réaliser. Cependant, plusieurs interrogations surgissent, dont celle de savoir si l'éducation se résume à un bloc reçu des autres et celle de savoir qu'est-ce que devenir soi-même ? Il y a une jonction entre le problème de la nature de l'éducation, et celle de sa finalité. Dans notre travail, il sera question tout d'abord de vérifier la condition de validité de l'assertion contenue dans le sujet; cela, avant d'en faire ressortir les éventuelles limites dans la seconde partie du travail et enfin, concilier les deux positions antérieures.

DEVELOPPEMENT

Thèse :

D'entrée de jeu, L'éducation est d'abord un ensemble de connaissances , que nous recevons des autres en vue de nous réaliser pleinement, de devenir nous-mêmes. Le savoir livresque ou oral nous est enseigné en vue de faire de nous de vrais citoyens , libres et pleinement conscients de nos droits et devoirs. Aussi vrai que nulle construction pérenne ne peut se faire par un ouvrier aveugle, aucune société ne peut se construire avec des citoyens toujours « animaux ».

De plus, par l'éducation on reçoit les préceptes de visant à nous intégrer plus facilement dans une société où les valeurs sont imprescriptibles. Pour *Kant* d'ailleurs sans éducation, l'homme reste un animal pur et dur au même titre que les autres. Les connaissances reçues des autres nous portent, dans leur exacte application, vers un état plus humain plus civilisé; l'éducation en ce moment n'a pas trahi son étymologie qui est de faire sortir d'un état, un individu pour état de qualité supérieure.

Enfin, il est juste de préciser que l'ensemble des connaissances qui constituent l'éducation nous sont enseignées par les autres nos semblables , donc la société .occulter l'influence de la société dans le processus d'éducation, c'est ôter un câble à la communication sociale. C'est pourquoi les psychologues comme **Vigotsky** soutiennent que l'autre est une entité fondamentale dans notre chaîne d'apprentissage. Cependant, nous ne saurons limiter l'éducation à un bloc, un tas de connaissances reçues des autres.

Antithèse :

D'une part, l'éducation n'est pas seulement un ensemble de connaissances, mais aussi un processus de maturation intellectuelle d'autant plus que le résultat d'une interaction entre enseignant et enseigné. Dire que quelqu'un manque d'éducation, ce n'est que déplorer tout simplement le fait que cela n'ait pas produit les résultats escomptés.

D'autre part, il faut noter que dans le processus que représente l'éducation, l'homme ne reçoit pas tout des autres mais y ajoute sa propre subjectivité. HEGEL dira alors que « l'éducation vise la libération rationnelle de la subjectivité ». L'homme n'est pas le pur produit d'un model social « prêt-à-porter », mais la synthèse entre sa nature et les exigences sociales de son époque.

Par ailleurs, l'on n'apprend pas que pour devenir soi-même. L'on apprend pour se dépasser, se surpasser. NIETZSCHE disait d'ailleurs que « homme en tant que tel est quelque chose même qu'il faut dépasser ». A travers l'éducation, nous devons nous affranchir de nos passions et préjugés pour être et devenir quelqu'un pour la société et non pour nous-mêmes, car il y'a beaucoup de chances qu'en devenant quelqu'un rien que nous-mêmes, nous devenions une menace pour la stabilité sociale. Au delà de ces deux positions, que pourrions-nous retenir de plus concret et conciliant ?

Synthèse :

En premier lieu, notons que l'éducation n'est pas un processus unilatéral mais simplement, la tentative d'une génération plus avancée de guider les mains avancées. C'est donc un processus qui implique tout le monde ou la notion d'autorité apparaît à point nommé. L'autorité bien ajustée permet un bon déroulement du processus qu'est l'éducation.

Outre cela, il ne faut pas oublier une chose ; d'où qu'il reçoive son éducation, celle-ci est toujours le fruit de sa position sociale, qui affecte ainsi tout son univers. KARL MARX pense d'ailleurs que la condition sociale influe sur les aptitudes d'acquisition du savoir.

En dernier lieu, il ressort que l'éducation reste une chose complexe, puisqu'elle concerne bien souvent des sujets qui ne sont pas tout à fait des hommes pleins. Cela demande de la pédagogie et du tact sur l'élan de liberté qu'est censée apporter l'éducation.

CONCLUSION

Au terme de notre essai d'analyse, nous retenons que l'éducation, en plus d'être un ensemble de connaissances est aussi l'influence, le résultat de l'enseignement de certaines valeurs ou idées. Nous nous la recevons des autres, certes mais à notre manière puisque chaque individu a sa propre subjectivité. Au-delà de ces considérations, notons que l'éducation suppose un peu d'autorité et une bonne dose de pédagogie. S'agissant de l'autorité, il faut en user sans en abuser, quant on sait que son ultime but est de permettre un bon apprentissage.



TROISIEME PARTIE

Section 2

**Exemples de commentaires
de texte philosophiques
traités**

Informations		✓ Auteur : Karl Marx ✓ Œuvre : Travail salarié et capital ✓ Courant philosophique:
Thème		<i>Le travail</i>
Problème		<i>Pourquoi l'ouvrier travaille t-il ?</i>
Thèse		<i>L'ouvrier échange son effort contre un revenu de subsistance : le travail</i>
structure	Articulation 1	<i>Le but du travail</i>
	Articulation 2	<i>L'épanouissement de l'ouvrier hors du monde infernal du travail</i>
Informations		✓ Auteur : Claude Bernard ✓ Œuvre : Introduction à l'étude de la médecine expérimentale ✓ Courant philosophique:
Thème		<i>La science et la philosophie</i>
Problème		<i>La science peut-elle se départir de la philosophie ?</i>
Thèse		<i>La philosophie a toujours son mot dans le monde des sciences humaines</i>
structure	Articulation 1	<i>La philosophie comme aspiration ultime d la raison humaine</i>
	Articulation 2	<i>Le principe de rectificabilité en philosophie</i>
Informations		✓ Auteur : Baruch Spinoza ✓ Œuvre : Ethique ✓ Courant philosophique:
Thème		<i>L'Etat – le but de l'Etat</i>
Problème		<i>Quel est le but de l'Etat ?</i>
Thèse		<i>Le but de l'Etat, c'est la liberté...</i>
structure	Articulation 1	<i>La sécurité</i>
	Articulation 2	<i>L'autonomie</i>
Réussir en Philosophie Page 59		

Informations		✓ Auteur : Emmanuel Kant ✓ Œuvre : ✓ Courant philosophique:
Thème		<i>La religion</i>
Problème		<i>Quel contenu faut-il donner à la religion ?</i>
Thèse		<i>La religion sans moralité est nulle</i>
structure	Articulation 1	<i>L'architecture de la vraie religion</i>
	Articulation 2	<i>L'illusion d'une pratique sans fondement moral</i>

Informations		✓ Auteur : Blaise Pascal ✓ Œuvre : ✓ Contexte :... ..
Thème		<i>La justice</i>
Problème		<i>La justice peut-elle se passer de la force ?</i>
Thèse		<i>Il faut armer le bras de la justice</i>
structure	Articulation 1	<i>Le visage de la justice dépourvue de force</i>
	Articulation 2	<i>La tyrannie de la force sans la justice</i>

		Auteur Karl Marx Œuvre : Critique de la Philosophie du Droit de Hegel Parution :
Thème		<i>La religion</i>
Problème		<i>Que faut-il pour réaliser le bonheur de l'Homme ?</i>
Thèse		<i>Pour le bonheur réel de l'Homme, il faut supprimer la religion</i>
Structure		<i>Articulation 1 : La religion est le symbole de la misère de l'Homme</i>
		<i>Articulation 2 : La religion est une échappatoire, l'opium du peuple</i>

Karl Marx

ADJUVANTS

***Feuerbach**: "C'est l'Homme qui a inventé Dieu et non le contraire"

***Sartre**: "La religion est l'échappatoire de ceux qui sont trop lâches pour se reconnaître maîtres de leur destinée"

***Freud**: "La religion est une sorte de névrose universelle"

OPPOSANTS

***Gandhi**: "Une vie sans religion est semblable à un bateau sans gouvernail"

***Pascal**: "Misère de l'Homme sans Dieu, félicité de l'Homme avec Dieu"

***François-René de Chateaubriand**: "La religion est la défense de l'âme, comme les armes sont la défense du corps"

*TABLEAU-GUIDE POUR L'ETUDE ORDONNEE

<i>Articulations</i>	<i>Limites</i>	<i>Titre</i>	<i>Mots/expressions</i>
<u>Articulation 1</u>	_____	_____	(4-6 mots ou expressions)
<u>Articulation 2</u>	_____	_____	(4-6 mots ou expressions)

Commentaire 1 (texte de Hegel)

Texte:

« On recommande aux rois, aux hommes d'Etat, aux peuples de s'instruire principalement par l'expérience de l'histoire. Mais l'expérience et l'histoire nous enseignent que peuples et gouvernements n'ont jamais rien appris de l'histoire, qu'ils n'ont jamais agi suivant les maximes qu'on aurait pu en tirer. Chaque époque, chaque peuple se trouve dans des conditions si particulières, forme une situation si particulière, que c'est seulement en fonction de cette situation unique qu'il doit se décider : les grands caractères sont précisément ceux qui, chaque fois, ont trouvé la solution appropriée. Dans le tumulte des événements du monde, une maxime générale est d'aussi peu de secours que le souvenir des situations analogues qui ont pu se produire dans le passé, car un pâle souvenir est sans force dans la tempête qui souffle sur le présent ; il n'a aucun pouvoir sur le monde libre et vivant de l'actualité. Ce qui façonne l'histoire est d'une tout autre nature que les réflexions tirées de l'histoire. Nul cas ne ressemble exactement à un autre. Leur ressemblance fortuite n'autorise pas à croire que ce qui a été bien dans un cas pourrait l'être également dans un autre. Chaque peuple a sa propre situation, et pour savoir ce qui, à chaque fois, est juste, nul besoin de commencer par s'adresser à l'histoire. »

HEGEL, *La raison dans l'Histoire*

INTRODUCTION

Les réflexions sur l'histoire ont vu naître une kyrielle de courants de pensée philosophiques. Parmi ces courants, on a le matérialisme dialectique de gauche avec Marx et Feuerbach, et l'idéalisme historique dont Hegel, auteur et philosophe allemand, est le père. Dans le présent texte extrait de son célèbre ouvrage, *La Raison dans l'histoire*, publié en 1837, il nous entretient sur l'Histoire. A la question de savoir s'il faut se référer au passé pour orienter l'action présente, il répond par la négative ; pour lui toute connaissance historique devient caduque lorsqu'on est sous le feu de l'action quotidienne. Le texte repose sur une structure dualiste. Dans le premier mouvement, il est question de la particularité des époques et des événements, dans le second, il est question de ce qui caractérise les grands esprits.

Pour rendre ce texte plus accessible, nous proposerons dans la première partie une explication chronologique à laquelle viendra se greffer une critique, laquelle critique fera d'abord l'inventaire des mérites, puis des éventuelles limites du texte.

DEVELOPPEMENT

➤ Etude ordonnée

Dans le premier mouvement «on recommande...qu'il doit se décider» il est question du caractère particulier des événements historiques. Pour Hegel: «chaque époque, chaque peuple se trouve dans des conditions si particulières». Aucune époque ne peut se targuer de ressembler à une autre ; ce caractère unique fait qu'il est difficile de tirer une leçon d'un événement pour envisager son application dans d'autres situations même analogues. Même aux situations les plus identiques, la prudence conseille de ne pas appliquer de façon aveugle et systématique des lois ou des maximes propres à des contextes bien déterminés. Si aucun peuple et aucun gouvernement «n'ont jamais rien appris de l'histoire », c'est bel et bien parce qu'il n'y a pas de leçon définitive à tirer de l'Histoire; si peuple et gouvernement « n'ont jamais agi suivant les maximes qu'on aurait pu en tirer », c'est parce que chaque maxime est limitée dans un contexte bien précis. Dans cette situation d'instabilité permanente, seuls les grands Hommes, les grands peuples arrivent à aller à l'essentiel, jouer le bon rôle.

Les grands caractères sont les hommes, les peuples qui ont su trouver et mettre en exergue ce qui devait l'être par rapport à un contexte donné. Ils ne se contentent pas de reproduire de façon mécanique des actions du passé car «ce qui a été bien dans un cas» ne l'est pas forcément dans un autre. Les grands caractères sont des hommes de situation, ils ont la capacité de s'adapter et d'agir en suivant leur instinct, leur intuition. Ils ont compris que la connaissance de l'événement historique *«est sans force dans la tempête qui souffle sur le présent »* et que nul cas ne ressemble exactement à un autre. Ils inscrivent leurs actions dans la logique de l'instant présent sans se laisser dicter la conduite à tenir par les événements historiques: *«pour savoir ce qui a chaque fois est juste »*, les grands n'ont pas recours à l'histoire. La position de Hegel, présente sûrement des points de pertinence sur lesquels il convient de se pencher.

➤ Intérêt philosophique

La position de Hegel est pertinente dans la mesure où elle insiste sur le caractère particulier des événements et des circonstances de la vie. Sur ce point, sa pensée est totalement en phase avec celle de l'Obscur, pour qui « Tout s'écoule, tout change, jamais on ne peut descendre deux fois dans le même fleuve ». Un homme qui se réfère trop à l'histoire vit dans le passé ; ce que l'on pourrait désigner par « *passéisme* » ; il ressemble à un chef de guerre qui passe le clair de son temps à demander des conseils à ses soldats, dont la capacité d'analyse et tactique est limitée. Il insiste sur le caractère assez particulier de chaque époque et le caractère unique de chaque contexte, et à Frantz Fanon de dire plus tard: «Chaque génération, dans une relative capacité doit découvrir sa mission, la remplir ou la trahir».

Un autre point pertinent se dégage des propos de Hegel. Il insiste et fait remarquer que les grands caractères sont des hommes et des peuples du présent. Leur grandeur réside dans leur franche capacité à décider et à trancher en fonction des enjeux du moment. On ne peut être un grand homme, trouver des solutions aux problèmes actuels en se contentant de répéter les erreurs et les solutions du passé. Il n'y a donc pas de mérites pour un homme d'Etat, nous dit Machiavel à répéter de façon mécanique des gestes même si ceux-ci ont connu un succès dans le passé. Le souvenir de ces propos démonstratifs de Barak Obama, en 2008, lors de sa première campagne est encore frais dans nos mémoires: «Il est ridicule de s'attendre à un résultat différent en répétant toujours les mêmes procédés ». Malgré cette part de pertinence et d'actualité avérée, les propos de Hegel présentent quelques limites.

On ne peut pas se focaliser sur le caractère particulier des événements historiques au point d'occulter, que chaque événement est la manifestation concrète de l'Esprit; Hegel lui-même reconnaît, même si c'est de façon involontaire, la présence d'un dénominateur commun qu'il désigne par le vocable "Raison". La jurisprudence s'intéresse à l'histoire et le juge est obligé d'avoir recours aux jugements précédents des autres tribunaux, pour orienter son actuel jugement, surtout en cas de vide juridique. Hegel a tort, en voulant présenter comme de grands hommes, ceux qui ne s'instruisent pas de l'expérience et de l'histoire. En effet, si l'action de ceux qu'il appelle « grands caractères » a été aussi solennelle, c'est parce que ces derniers se sont inspirés des œuvres, des écrits de leurs prédécesseurs. Il est dur

d'exceller dans le présent tant qu'on n'a pas une bonne connaissance du passé; pour ce qui est de la stratégie militaire (de même pour le marketing), Sun Tzu, Karl Von Clausewitz et Napoléon sont incontournables. Difficile d'être un homme d'Etat sans lire Machiavel, Mickaël Gorbatchev, Avant-mémoire, Sangoulé Lamizana, Devoir de mémoire) et Churchill Mémoire de guerre. Au regard des mérites et des insuffisances de la position de Hegel, il nous paraît nécessaire de préciser notre position sur la question.

➤ Position finale

Il y a un intérêt à connaître l'histoire même si cette connaissance ne nous met pas à l'abri de l'incertitude et du danger. Néanmoins on s'expose à un plus grand danger lorsqu'on ignore tout du passé. Sans être nostalgique ou passéiste, nous devons apprendre à nous servir de l'histoire pour comprendre le présent et envisager le futur. Une telle résolution a été le principe fondateur de l'ensemble des travaux du « *dernier pharaon* » Cheikh Anta-Diop. Il résume l'importance de la connaissance historique en ces termes: «Les intellectuels africains doivent étudier l'histoire, (africaine) non pas pour s'y complaire mais pour éviter d'en perpétuer les erreurs».

CONCLUSION

L'étude du texte de Hegel nous a donné plus d'éléments pour comprendre sa position par rapport à la connaissance des événements historiques. Il faut le rappeler, il n'appelle pas à une ignorance totale des faits du passé. Pour notre part, il s'agit de convoquer des événements qui peuvent nous être utiles pour l'action présente. Cela aura le mérite de nous préserver d'une nostalgie stérile ou contre-productive. Les événements sont, certes particuliers, mais leurs causes sont toujours identifiables, si l'on s'y prend avec précaution dans l'enchaînement aveugle et irréversible des petites situations quotidiennes. L'enchaînement de ces événements dans la perspective hégélienne résulte de l'action et du mouvement de l'Esprit. Si de grands Hommes se sont laissés conduire par l'Esprit, on pourrait alors se demander ce que vaut la liberté humaine entre les mains manipulatrices de l'Esprit? (N'est-elle pas un leurre?)

Commentaire 2 (texte de David Hume, page 24, texte 6)

Introduction

Tout homme a impérativement besoin de la société pour vivre convenablement et se réaliser pleinement ; sans la société, l'Homme ne peut vivre confortablement. Comme le souligne cette sagesse bambara reprise par **Joseph Ki-Zerbo** dans *Eduquer ou périr*: « on ne naît pas tout fait ». La société, autrui en particulier, jouent un rôle important dans la vie de l'Homme. C'est dans ce sens que David Hume, philosophe écossais du XVIIIème siècle, nous parle de la société dans son œuvre (intitulée) *Traité de la nature humaine*, parue en 1740. L'homme peut-il vivre et s'épanouir sans la société ? L'auteur soutient qu'on ne peut se réaliser en dehors du cadre social. Dans ce texte, on trouve deux articulations majeures : dans la première, l'auteur évoque la compensation de nos infirmités individuelles par la société et dans la deuxième, l'auteur revient sur le caractère infructueux de la solitude. Pour rendre ce texte plus accessible, nous allons dans un premier temps, procéder à une explication chronologique des articulations, à laquelle viendra s'ajouter dans un second temps, la critique du texte. Dans ce dernier volet, il sera question des critiques positives, puis négatives du texte, et enfin, notre position personnelle (finale).

Développement

Etude ordonnée :

Dans le premier mouvement, l'auteur évoque les multiples avantages que la vie en société procure (offre) à l'Homme. La société aide l'Homme à transcender ses handicaps et à corriger toutes ses défaillances qui font surface inexorablement lorsqu'il est seul, isolé du reste. « C'est par la société seule » que l'Homme parvient à se réaliser et à s'épanouir. Celle-ci compense toutes ses « infirmités ». Aucun homme ne peut se réaliser et subvenir à ses besoins sans le concours des autres membres de la société. Au sein de la société, « l'union des forces », « la division des tâches » et l'aide mutuelle permettent à chacun de suppléer à ses déficiences, de voir ses capacités de production décuplées. Dans le second mouvement, comme pour insister autrement sur le caractère bénéfique de la vie en société, il dresse un tableau plutôt sombre de la vie en solitaire.

Dans le second mouvement, l'auteur nous fait remarquer qu'en vivant dans la solitude, c'est-à-dire hors du cercle social, l'Homme ne peut subvenir à ses besoins et s'épanouir. Il nous montre que sans la société, les forces de l'Homme sont trop faibles, minimales pour lui permettre de réaliser de grandes choses et pouvoir être à l'abri des besoins à travers une production conséquente. Dans la solitude il « n'atteint jamais » ses objectifs et s'expose continuellement aux accidents, au malheur. En vivant seul, l'homme se prive de l'aide mutuelle et de la capacité de production dont il pouvait disposer au sein de la société.

Intérêt philosophique :

La thèse de David Hume est d'une pertinence sans conteste et son caractère actuel ne souffre d'aucun débat. Il a, dans son texte, pris le soin d'indiquer et de quantifier les différents avantages de la vie en société. L'idée de complémentarité qui se dégage de son texte est la même que celle défendue dans la philosophie bantu à travers le concept « ubuntu » qui signifie « je suis parce que vous êtes ». Aussi, sa position s'inscrit dans une dynamique assez pragmatique qui est celle de la division sociale du travail. Sans cette division du travail, la société manquerait d'une organisation et de facteurs pouvant consolider les échanges, donc la cohésion sociale. En dehors de la société, l'homme mène une vie incomplète et marquée du sceau de l'insatisfaction. Les propos d'Aristote ont tout leur sens dans un tel contexte : « A moins d'être un dieu ou une bête, nul homme ne se suffit à lui-même ». Aussi, dans la perspective sartrienne, je me reconnais comme je suis à travers le concours, la présence et la médiation d'autrui.

L'argumentaire de David Hume manque de réalisme dans la mesure où il omet de mentionner le poids écrasant et contraignant de la société sur l'Homme. Loin d'être un paradis dans lequel l'Homme s'épanouit, il y perd une grande partie, sinon la totalité de son humanité, de sa liberté et de sa dignité. A l'opposé de David Hume qui exalte la société, la présentant comme l'unique cadre de l'épanouissement de l'Homme, Jean-Jacques Rousseau affirme : « L'homme naît bon, c'est la société qui le déprave » Il faut aussi noter que la division sociale du travail installe un climat de dépendance exacerbée entre les membres de la société : en plus, elle favorise toutes sortes d'inégalité sociale, source de conflits. Dans la rencontre des sujets chez Sartre, tout comme chez Nietzsche, il y a une volonté de puissance sournoise qui anime chaque acteur de la société. Ainsi, chacun tentera de dépouiller l'autre de sa liberté, de l'écraser et de l'anéantir. C'est ainsi qu'est constitué le vrai visage de la société.

Pour notre part, il convient de faire remarquer que les Hommes sont nécessairement complémentaires, donc interdépendants. Nul ne peut se vanter ou se prévaloir d'une quelconque suffisance. Toutefois, l'arbre ne doit pas cacher la forêt : nous ne devons pas perdre de vue que la vie en société présente des méfaits. Nous sommes différents les uns des autres, avec des ambitions parfois opposées. En somme, il est nécessaire, pour vivre en toute harmonie, d'être prudent dans ses rapports à autrui, tout en essayant de réduire la marge de notre dépendance vis-à-vis des autres. Avant de s'ouvrir aux autres, il faut se rassurer de la maîtrise de la nature de leurs intentions.

3) Conclusion

L'étude du texte de David Hume a enrichi davantage notre vision sur la vie en société. Le texte nous a particulièrement édifié sur les avantages dont l'Homme dispose lorsqu'il opte pour une vie en société. Certes, la vie en société présente pour lui de nombreux avantages, mais elle est aussi à la base de la domination des uns par les autres, et des pires formes d'injustice sociale. Dans toute situation sociale, nous avons deux camps : ceux qui dominent, et ceux qui ploient sous le joug des autres. Cette situation ne doit pas pour autant pousser à choisir la solitude au détriment de la vie en société. Il faut donc un minimum de justice sociale, de prudence dans nos rapports avec les autres. S'il nous est recommandé d'identifier les intentions d'autrui, on peut se demander jusqu'à quel point cette connaissance de l'autre est possible...

Commentaire 3 (texte de Bertrand Russell, page 25, texte 8)

INTRODUCTION

La philosophie est à la fois l'amour de la sagesse et l'effort pour acquérir une compréhension d'ensemble de l'univers. Elle est une recherche de la connaissance, de la vérité sur le monde, sur les principes premiers, qui se veut perpétuelle. Dans le présent texte, Bertrand Russell nous parle de la philosophie. Le texte est extrait de son œuvre intitulée *Problèmes de Philosophie*, parue en 1989 aux Editions Payot. Quelle est, ou qu'est ce qui fait la valeur de la philosophie ? Selon Russel, en réponse à cette interrogation, la philosophie dispose d'une valeur incontestable : cette valeur réside même dans son caractère incertain. On peut détecter deux mouvements à travers la lecture de ce texte : dans le premier mouvement, il est question des caractéristiques d'un non-philosophe (le profane) « vulgaire » cf. Diderot ; dans le second mouvement, il est question des changements, des mutations introduites dans notre existence au moyen de l'ouverture à la réflexion philosophique. Dans l'optique de rendre ce texte plus compréhensible, nous allons d'abord expliquer de façon chronologique, les différents mouvements du texte. Par la suite, nous ferons ressortir les forces et les faiblesses de la thèse avant de préciser notre position personnelle.

DÉVELOPPEMENT

Etude ordonnée :

Le manque de réflexion philosophique fait naître beaucoup d'éléments contre-productifs dans la vie des profanes. Ne disposant d'aucune « teinture de philosophie », le profane a un esprit étroit, envahi et assiégé par des préjugés de toutes sortes, tandis que son univers semble « fini » et « évident ». Le profane, à cause du manque de recul, et d'esprit critique, dévient inévitablement le « prisonnier » de toutes les opinions et des fausses croyances qu'il a accumulées depuis sa tendre enfance. Tout ce qui semble et inattendu en terme de conception, a du mal à être accepté et valorisé comme il se doit. Il se contente de ce qui est familier, et connu, à telle enseigne que tout ce qui est étranger, étrange est rejeté avec « mépris ». En somme, le profane est dépourvu de toute capacité d'étonnement. Son univers est restreint et son analyse bornée à ses préjugés et au dogmatisme du conformisme social. Toutefois, que se passe t-il exactement, lorsque le profane sort de sa zone de confort, et entreprend la réflexion philosophique ?

Lorsque le profane, à travers un ensemble d'efforts, parvient à penser « conformément à la philosophie », le champ de sa réflexion s'élargit et sa capacité d'étonnement se trouve donc amplifiée. La réflexion philosophique fait disparaître le « dogmatisme » et nous amène à envisager la réalité autrement, à accepter que les choses peuvent se passer autrement. Le profane cesse alors d'être ignorant et surtout prisonnier de ses habitudes et fausses croyances. En parcourant la région du « doute libérateur » il a la chance de se défaire de la « tyrannie de l'habitude ». Nous cessons de voir le monde comme un élément fini pour l'envisager comme un élément infini, qu'il faut découvrir jour après jour, à travers un effort permanent de recherche et de remis en cause. La thèse de Russell présente des points pertinents et éventuellement des limites qu'il conviendrait de mettre en évidence.

Intérêt philosophique :

En insistant sur l'ouverture d'esprit rendue possible grâce à la philosophie, l'auteur met l'accent sur un point très important de la philosophie. Il a pris le soin, dans une démarche assez méthodique, de présenter deux situations, donc deux hommes diamétralement opposés. Il n'est pas le seul à reconnaître la valeur infinie de la philosophie. En effet dans l'antiquité grecque, Socrate, puis son disciple Platon avaient une haute image de la philosophie. Pour Platon la philosophie est l'école de l'excellence intellectuelle et morale. Elle est le seul rempart, la seule alternative pouvant venir à bout des difficultés de la cité. Dans son œuvre *La République*, il préconise ceci : « Pour une cité heureuse, il faut que les philosophes deviennent rois, ou que les rois se mettent à philosopher ». La philosophie ouvre l'esprit et accroît considérablement notre capacité à comprendre et à interroger le monde. La capacité de résolution des problèmes existentiels se trouve décuplée, car en profanes, nous posons mal les problèmes. Avec une teinture de philosophie nous arrivons à mieux poser les problèmes. Comme on peut le constater avec Einstein, un problème sans solution est un problème mal posé. Bien penser : voilà ce qui peut résumer l'ultime vœu de la philosophie. Et dans *Pensées*, Pascal laisse entendre que c'est là que réside la grandeur de l'Homme. Certes, le point de vue de l'auteur est pertinent et d'actualité, mais il comporte également des limites qu'il convint de relever.

Le point de vue de Russell semble donner à la philosophie, une dimension qui n'est pas la sienne, si l'on se réfère à l'actualité. Il lui confère maladroitement, une dimension au delà de ses performances réelles. La philosophie a perdu une bonne partie de sa valeur à cause justement de son incapacité à dissiper le doute qui assiège le commun des mortels et leur vole toute tranquillité. Si l'auteur fait résider la valeur de la philosophie dans son caractère incertain, une telle démarche manque de cohérence et de rigueur à la limite puisque la fonction première de la philosophie devrait consister à apporter des réponses claires à nos problèmes existentiels. De plus, la philosophie émerge dans un contexte où les hommes ont plus besoin de repères efficaces et stables pour l'action. Il est donc difficile de trouver ces repères dans la philosophie puisque celle-ci a un contenu fortement spéculatif et évolutif. Comme le souligne Emmanuel Kant, « il n'y a pas de philosophie que l'on puisse apprendre »

[Position personnelle à construire...]

CONCLUSION

Le texte de Russel nous a permis de connaître davantage l'intérêt de la philosophie dans notre société. Il nous revient, à la lecture de ce texte que le profane est limité dans sa connaissance et sa compréhension du monde. Le philosophe quant à lui, a une vision plus large et une compréhension plus intelligible du monde. La philosophie est la seule chose qui mûrit la connaissance humaine et l'aide à sortir de l'obscurantisme. Cependant, on peut lui reprocher de ne pas disposer des atouts nécessaires pour venir à bout de l'incertitude qui peuple le quotidien des hommes. Pour note part, malgré les limites de la philosophie l'homme gagnerait à organiser sa vie autour des principes cardinaux de la philosophie: toutefois, il convient de se demander si les conditions du cheminement de l'homme avec la philosophie sont toutes réunies.

DERNIERE PARTIE

DIVERS

**Conseils -
Astuces**

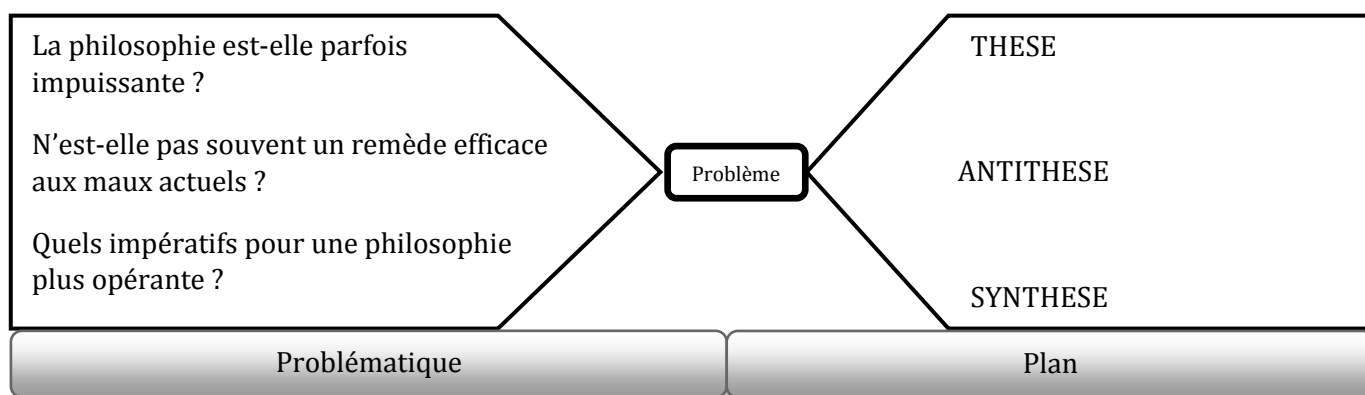
FOCUS SUR LA PROBLEMATIQUE

- ❖ Le problème : il est difficile pour beaucoup d'élèves de cerner avec précision et de façon cohérente le problème philosophique, émanant du sujet sur lequel porte l'analyse. Pour arriver à cerner le problème, nous leur proposons de procéder comme suit :
- ✓ Identifier le thème principal et les thèmes secondaires du sujet en prenant appui sur les mots clefs
- ✓ Identifier les verbes : verbes d'action, d'obligation, possibilité, etc.
- ✓ Ajouter un adverbe « technique de l'adverbe omis »®
- ✓ Se poser la question « autour de quoi exactement va tourner le débat ? »
- ✓ Répondre et isoler l'élément central comme le problème
- ✓ Construire la problématique autour du problème, suivant le « schéma pointu »®

APPLICATION SUR UN SUJET

La philosophie est-elle impuissante face aux maux que vivent nos sociétés modernes ?

- ✓ Thème : la philosophie
- ✓ Verbe : verbe d'état (être) ➡ nature, rôle, portée, impact...
- ✓ Ajout d'adverbes ➡ La philosophie est elle totalement/vraiment/exclusivement/forcément impuissante...
- ✓ Le débat va tourner autour des forces/faiblesses, en gros de la capacité de la philosophie à faire face aux problèmes rencontrés par nos sociétés actuelles
- ✓ Donc, comme problème, on peut proposer la capacité de la philosophie à solutionner nos problèmes existentiels actuels
- ✓ Construisons la problématique



Sujet: L'Homme fait-il l'Histoire?

1. Explication des mots clés

- Faire l'Histoire : être à l'origine, de façon volontaire des événements historiques
- L'Histoire : ici, l'ensemble des événements
- Faire # Subir

2. Reformulation

- ✓ L'Homme est-il un acteur ou un spectateur de l'Histoire?
- ✓ L'Homme; architecte ou marionnette de l'Histoire?

3. Problème posé:

- le rôle ;
- le statut,
- la place de l'Homme dans l'enchaînement des événements historiques

4. Structure du devoir

- Thèse : l'Homme comme acteur de l'Histoire
- Antithèse : l'Homme comme spectateur de l'Histoire
- Synthèse : le caractère dualiste du statut de l'Homme

PROPOSITION D'INTRODUCTION

L'histoire est souvent définie comme étant l'ensemble des faits ou des événements ayant marqué de façon significative, l'existence des Hommes, des peuples. Un regard inquisiteur sur la vie de certains grands Hommes permet de se rendre compte qu'ils ont façonné leur destin en suivant leur propre chemin. Toutefois, on a aussi l'impression qu'ils étaient guidés par une main invisible. On peut alors se poser la question de savoir si l'Homme est réellement l'artisan des événements historiques. Peut-on dire que l'Homme écrit l'Histoire? N'est-il pas un jouet entre les mains de celle-ci ? Il ressort de ces interrogations, que le problème à analyser est celui du statut de l'Homme dans l'enchaînement des événements historiques. Au cours de notre analyse, nous précisons d'abord les circonstances dans lesquelles il est juste d'affirmer que l'Homme fait l'Histoire; ensuite nous verrons en quoi l'Homme peut être un instrument de l'Histoire. Enfin, dans une logique de conciliation, nous verrons en quoi le statut de l'Homme est fondamentalement double.

PLAN DETAILLE DU DEVELOPPEMENT

THESE : L'Homme comme acteur de l'Histoire

- Argument 1 : L'Homme comme volonté et Raison (Sartre)
- Argument 2 : L'Homme comme désir d'excellence ou « **conatus** » (Spinoza)
- Argument 3 : L'Homme comme liberté et matière évolutive (Karl Marx)

ANTITHESE: L'Homme comme spectateur

- Soumission de l'Homme au déterminisme (Épictète, Aurèle)
- L'Homme comme instrument de la Raison, Esprit (Hegel)
- Le destin de l'Homme comme volonté divine préétablie (St Augustin)

SYNTHESE: Le double statut de l'Homme

- Voir exclusivement comme acteur revient à nier le déterminisme, qui existe bel et bien
- Voir exclusivement l'Homme comme spectateur, revient à nier sa liberté et volonté, qui existent et le caractérisent même... **Alors**
- Il faut admettre un double statut de l'Homme dans l'enchaînement des événements historiques

PROPOSITION DE CONCLUSION

Au terme de notre analyse, il ressort que l'Homme peut se vanter dans une certaine mesure, d'être un artisan de l'Histoire, du haut de la liberté et de la volonté qui le caractérisent. Cependant, le revers de la médaille est parfois dur à admettre, car l'Histoire manipule les hommes à sa guise. Si nous admettons que l'Homme a un double statut dans l'enchaînement des événements historiques, quelle serait sa part de responsabilité dans les actes qu'il pose étant entendu que pour certains, il n'agit que sous l'influence de ce qui pourrait être qualifié de « main invisible » selon Adam Smith.

UN SUJET, TROIS INTRODUCTIONS

Sujet 1 : « La religion est l'opium du peuple » Karl Marx. Qu'en pensez-vous?

INTRODUCTION ALPHA

A travers son étymologie latine « religere » qui signifie « relier », la religion est perçue comme une forme de communication entre l'Homme et Dieu. Elle serait un creuset de valeurs, qui harmoniseraient de par leur respect, la vie sociale. Cependant, peu voient en elle des contours positifs: Karl Marx peine à cacher son dédain pour la religion qu'il identifie à l'opium. La religion est pour lui, le refuge des opprimés et la faîtière de leurs illusions. La religion paralyse-t-elle le peuple? N'a-t-elle pas une dimension utile, moins banale? Quelle attitude convient-il d'adopter face au fait religieux? Autant de questions qui nous orientent vers le bien fondé de la religion. Dans notre analyse, nous ferons ressortir dans un premier temps, les éléments qui attribuent une certaine pertinence à la thèse de Marx; dans la seconde partie, il sera question des limites objectives de sa position. Dans la troisième partie, nous verrons en quoi une nouvelle approche de la religion est possible, voire nécessaire.

Introduction LAMBDA

Reconnu comme un chancre inlassable de la non-violence, Mahatma Gandhi soutenait l'idée selon laquelle « Une vie sans religion est comme un bateau sans gouvernail ». La religion est perçue ici comme une boussole, un repère, rapprochant les Hommes de la félicité. Ce point de vue n'est cependant pas partagé par Karl Marx. Il laisse entendre que la religion est une drogue, un nid d'illusions infantiles qui endorment le peuple. La religion est-elle l'opium du peuple? A-t-elle un côté moins vulgaire? L'Homme peut-il se détacher des croyances? Le problème posé qui retiendra notre attention, concerne la valeur de la religion; il s'agira de se prononcer sur ce que vaut la religion en réalité, loin des clichés. Dans la suite de notre analyse, nous verrons en quoi la position de Karl Marx a une part de vérité, avant d'en évoquer les insuffisances. Dans un esprit de dépassement des positions précédentes, nous proposerons une approche plus utilitariste de la religion.

INTRODUCTION META

Il n'est pas rare de tomber sur des propos qui ne sont pas tout à fait à l'honneur de la religion. Jean-Paul Sartre, pour sa part, avait identifié la religion comme étant l'échappatoire de ceux qui étaient trop lâches pour se reconnaître comme maîtres de leur destinée. C'est à croire qu'il eut raisonné par procuration ou par télépathie, quand on sait que des années avant, Karl Marx avait décrit la religion comme étant l'opium du peuple; autrement dit, la religion est un puissant tranquillisant, pour les prolétaires. Une telle réflexion sur la religion ne peut manquer d'écorcher l'amour-propre des religieux, cependant, elle a le mérite d'orienter notre réflexion sur la valeur pratique de la religion. Dans un souci de cohérence, nous nous intéresserons dans un premier temps, aux éléments qui confortent la pertinence des propos de Marx. Par la suite il sera question du chapelet d'arguments opposables à ceux de Marx; enfin, nous tenterons de dégager la perspective qui s'impose d'elle-même, à la lecture des deux positions dégagées.

UN SUJET DEUX INTRODUCTIONS

Sujet: Le travail est-il une source de liberté pour l'Homme ?

INTRODUCTION 1

Pour Auguste Comte, « Le travail est la modification utile du milieu extérieur par l'Homme », in Système de politique positive. À travers donc le travail, l'Homme s'affranchit de la tutelle combien écrasante de la Nature, en la soumettant à sa volonté créatrice ou transformatrice. Toutefois, on a comme l'impression que le travail s'érige en obstacle à la liberté et à l'épanouissement intégral de l'Homme. On s'interroge alors sur la sincérité de la prétention du travail à libérer l'Homme. Le travail libère-t-il l'Homme ? N'est-il pas parfois source de servitude pour ce dernier ? Quelle posture idéale face au travail ? Le problème posé ici est celui de savoir en quoi le travail peut affranchir l'Homme, vu qu'il implique une part de contrainte. Au cours de notre analyse, nous verrons d'abord en quoi le travail peut contribuer effectivement à la libération de l'Homme ; par la suite, nous verrons dans quelles mesures il peut être à la base de l'aliénation de l'Homme. Enfin, nous verrons quelle posture adopter pour éviter les revers du travail, dans la quête humaine de liberté.

INTRODUCTION 2

Le mot « travail » de par son étymologie latine « tripalium », renvoie à la torture et au supplice. Nul besoin, est de rappeler que le tripalium était un instrument de torture utilisé par les maîtres désireux d'infliger une sanction corporelle aux esclaves, rebelles ou fautifs. À partir de cette conception, on est en droit de se poser la question de savoir si le travail peut contribuer à libérer l'Homme. Le problème posé ici est celui de savoir en quoi le travail peut affranchir l'Homme, vu qu'il implique une part de contrainte. [L'Homme.] Le travail libère-t-il l'Homme ? N'est-il pas parfois source de servitude pour ce dernier ? Quelle posture idéale face au travail ? Dans notre effort d'analyse, nous verrons d'abord en quoi le travail peut contribuer effectivement à la libération de l'Homme ; par la suite, nous verrons dans quelles mesures il peut être à la base de l'aliénation de l'Homme. Enfin, nous proposerons une nouvelle approche du travail, consistant à mettre au dessus, l'intérêt de l'Homme. (Épargner l'Homme de ce cycle infernal d'aliénation).

Sujet: La philosophie a-t-elle encore sa place dans notre monde si matérialiste?

INTRODUCTION 1

Selon le sage athénien Socrate: « *On ne s'approche de la vérité qu'en s'éloignant de la vie* ». La recherche de la vérité, la sagesse, rime nécessairement avec détachement vis-à-vis du sensible et du matériel. C'est donc à ce prix que la contemplation de la pure sagesse est possible. Peut-on facilement opter pour une telle posture ou démarche dans ce monde rongé par l'idolâtrie de la science ? On se demande alors si la philosophie n'a pas perdu de son lustre d'antan. Dans un monde matérialiste, s'interroger sur la place actuelle de la philosophie revêt un intérêt majeur. Plus précisément, il s'agit de poser le débat autour du caractère actuel ou non de l'activité philosophique. La philosophie occupe t-elle une place de choix dans notre monde ? Son prestige est-il totalement anéanti ? Quelle issue s'offre alors à la philosophie ? Dans notre analyse, nous verrons d'abord en quoi la philosophie a perdu du terrain au profit du matériel, du sensible. Par la suite, nous verrons si elle n'a pas conservé un certain intérêt dans le quotidien des hommes ; enfin, il sera question des différentes perspectives qui s'offrent à la philosophie, si elle veut reconquérir la place qui était la sienne.

INTRODUCTION 2

Dans notre monde actuel, marqué par le culte du progrès, l'Homme semble avoir troqué le manteau du philosophe contre celui de l'Homme d'action, rapide et direct. Il faut le souligner, cette situation s'installe, au détriment de l'activité philosophique. Il est alors opportun de se demander si la philosophie a toujours sa place dans notre monde marqué par le progrès et le sensible. La philosophie est-elle d'actualité ? Le discours philosophique n'est-il pas à la limite selon l'expression commune, « un disque rayé » ? Si la philosophie a été détrônée, qui est l'auteur d'un tel forfait ? La philosophie peut elle « revenir au score » ? Ces questions remettent sur la table des débats, le problème du caractère actuel ou dépassé de la philosophie. Dans notre analyse, nous verrons d'abord en quoi la philosophie a réussi à maintenir intacte sa place dans certains domaines de l'activité humaine. Par la suite, nous verrons si elle n'a pas concédé, impuissante, une partie du terrain à la science et à la matière dans son ensemble ; enfin, il sera question des différentes perspectives qui s'offrent à la philosophie, si elle veut reconquérir la place qui était la sienne.

ANNEXES

I. GRILLE VALIDEE DE LA DISSERTATION

PARTIES		CONTENU /CRITERE		POINTS
Introduction		➤ <u>Préambule</u> : lien logique ➤ <u>Reformulation du sujet</u> : Fidélité au sujet ➤ <u>Problème</u> : indexation des relations entre concepts, pertinence et clarté du problème dégagé ➤ <u>Plan</u> : Clarté, rigueur, chronologie		4 pts
2 lignes				
Développement	THESE	✓ Pertinence des idées ✓ Rigueur ✓ Clarté de l'argumentation		12 pts
	ANTITHESE	1 ligne		
		✓ Pertinence des idées ✓ Rigueur ✓ clarté de l'argumentation		
		1 ligne		
	SYNTHESE	✓ Fidélité du bilan à la thèse-antithèse ✓ Perspicacité et clarté de la solution		
		2 lignes		
Conclusion		➤ Clarté du bilan ➤ Pertinence de la solution proposée		2 pts
Présentation et Qualité d'expression2 pts				

II. LES POSSIBILITES AU NIVEAU DU COMMENTAIRE PHILOSOPHIQUE

INTRODUCTION		INTRODUCTION	
Etude ordonnée	➤ Articulation 1 ➤ Articulation 2	Articulation 1	➤ Explication ➤ Critique
Intérêt philosophique	➤ Critique positive ➤ Critique négative	Articulation 2	➤ Explication ➤ Critique
CONCLUSION		CONCLUSION	

Méthode globale Partie par partie

Méthode partielle Articulation après Articulation

Note de remerciement

Chaque élève burkinabè qui tient ce document entre les mains, rend hommage en même temps que notre modeste personne, aux encadreurs pédagogiques de français et de philosophie qui nous ont accompagné et conseillé pour que l'œuvre enrichie et corrigée devienne une réalité.

Aux collègues qui nous ont toujours accompagné à travers conseils et lobbying pour la promotion de cet ouvrage, nous vous disons merci et exprimons par là, toute notre gratitude.

Nos remerciements vont spécialement à l'endroit de M. Aristide Remen, Professeur Certifié de Philosophie, actuel Proviseur du Lycée Provincial de Kongoussi pour son appui et sa disponibilité à accompagner les jeunes frères. Notre reconnaissance à l'endroit du Professeur Jacques Nanéma, dont la présence sur les réseaux sociaux brise les codes et appelle à inventer de nouveaux paradigmes.

Un merci à Jean-Cyrille Bado, pour cette couverture, conçue avec amour et offerte gracieusement par sa structure de communication Armonik Vision, pour soutenir un jeune frère. Aux aînés Rodrigue Hilou, et Dr Moumouni Niaone, dont le monitoring commence à porter fruit, merci d'être toujours à nos côtés...

A tous ceux qui ont contribué à rendre ce projet possible, soyez remerciés du bout de cette plume qui transpire la reconnaissance.

BIBLIOGRAPHIE

Cours de didactique de Philosophie NIVEAU CAPES (ENS-UK 2014-2016),

Dr Paul Marie BAYAMA, Blaise NIKIEMA

Philosophie et Culture Générale Guide méthodologique,

Dr Paul Marie BAYAMA, Faso Livres, Juin 2009

Cours de Philosophie, 1ère A et D, 2015-2016, Lycée Municipal Kongoussi, Miguel KOUAMA

Cours de Littérature, 2nde A4, 2006 Lycée Mixte de Gounghin, Gustave ILBOUDO

RÉUSSIR EN PHILOSOPHIE

Toute réussite est le fruit d'une préparation, couplée à une stratégie et une discipline de fer: le présent document, n'a pas pour ambition d'être un document de plus, mais un outil pour accompagner les apprenants dans leur quête d'une autonomie de la pensée. Nous affichons l'ambition de résoudre les problèmes liés aux contradictions constatées entre les différentes méthodes de la dissertation et du commentaire.

Le présent document a pour référentiel de base, le cours de didactique de la dissertation et du commentaire de l'Ecole Normale Supérieure de Koudougou, de l'Université de Koudougou (ENS-UK), version 2014-2016.

Selon Dale Carnegie : « **La pratique facilite l'apprentissage des choses** ». Il faut le souligner, la capacité à raisonner en philosophie est liée à l'existence ou non, d'un entraînement régulier. Seul un entraînement régulier permettra aux apprenants, d'avoir une bonne approche des sujets soumis à leur analyse: au fil du temps, leur esprit s'habituerà aux mécanismes de la pensée et leur capacité argumentative se trouvera amplifiée.

Le doute au début, l'incertitude, font partie du cortège habituel, censé accompagner les débuts de chacun de nous. Toutefois, il faut savoir les dépasser, en persévérant et en se disant qu'au bout du compte, nous parviendrons à travers d'inlassables efforts, à « polir la pierre ».



KOUAMA MIGUEL

Professeur Certifié de Philosophie. Il est aussi Formateur en Techniques de Prise de Parole en Public, et Membre d'un cabinet de consultation qui évolue dans le domaine de l'éducation et de la communication politique...

PRÉSENTATION
DE L'OEUVRE

Illustration © amirakpug - 7580 5787



L'AU
TEUR